

Roman

Chantal Detcherry

**La vie
plus un chat**



Les Grands Caractères de Passiflore

DU MÊME AUTEUR

- *Dans la main de l'Inde*, Éditions Fédérop, 2000
- *Saisons de sable*, Éditions Fédérop, 2003
- *Riches Heures*, Éditions Fédérop, 2005
Prix Littéraire d'Aquitaine, 2005
- *L'Apparition*, Éditions Le Radeau de la Méduse, 2005
- *La Fiancée du Mascaret*, Éditions In8, 2006
- *En ce jardin où je m'avance*, Éditions Pleine Page, 2006
Grand Prix de poésie contemporaine « PoésYvelines », 2006
- *L'Imposition*, Éditions Pleine Page, 2007
- *Une racine entre deux pierres, le Népal*, Éditions Fédérop, 2008, en collaboration avec Philippe Vercaemer
- *Les Larmes du Tibet*, Éditions Fédérop, 2008
- *Ce monde d'où on disparaît*, Éditions Pleine Page, 2009
- *Voyage dans le bleu – Rêver dans les îles grecques*, Éditions Fédérop, 2015
- *Sables*, avec des photographies de Michel Barrière, Éditions Passiflore, 2016
- *Le Sentiment de l'estuaire*, Éditions Le Festin, 2017

Illustration de couverture :

« *A grey Russian cat* », Vladimir Dunjic, 2004

© Éditions Passiflore - 2018

93, avenue Saint-Vincent-de-Paul - 40100 DAX

www.editions-passiflore.com

Chantal Detcherry

La vie plus un chat

roman

Editions **Passiflore**

*À Petit-Gris,
À Philippe,
i.m.*

Aux beaux habitants de l'univers

*« Depuis le temps,
c'est comme si le chat se rappelait,
comme s'il me rappelait, sans souffler mot,
au récit terrible de la Genèse.
Qui est né le premier, avant les noms?
Qui a vu venir l'autre en ces lieux,
depuis le temps?
Qui aura été le premier occupant,
et donc le maître? Le sujet?
Qui reste le despote, depuis le temps? »*

Jacques Derrida

J'abrite dans mon cœur un visage triangulaire couleur de nuée, des yeux de raisins verts, un petit corps souple et fourré. Cet amour s'est emparé de moi, et c'est comme au premier jour. Nulle altération dans le ravissement qui me saisit chaque fois que je le vois.

Cela fait douze ans que nous vivons ensemble, lui et moi. Douze ans, et aucune dispute entre nous. Peut-être a-t-il des choses à me reprocher – des visites désagréables et que je juge obligatoires pour sa santé par exemple – mais quant à moi, non, je n'ai jamais ressenti aucun désaccord avec lui,

j'ai la chance de partager la vie d'un être parfait. Cela fait douze ans que nous voguons sur un petit nuage, mon chat et moi.

Et pourtant, je ne prétendrais pas, comme je l'ai souvent entendu dire, qu'un chat sait nous comprendre, qu'il vient nous consoler quand nous sommes tristes. Ce n'est pas cela qui constitue le secret de notre complicité. Notre relation est bien différente et ne tient pas compte de telles contingences. Elle transcende les menus et les grands accidents de la vie. Elle se situe d'emblée dans l'idéal.

Nous nous aimons, c'est tout. C'est une chose que nous ne remettons jamais en question, il est le chat d'une seule femme, je suis la femme d'un seul chat.

Un jour il vient, il s'annonce, vous fait l'offrande d'un grand regard limpide, penche la tête et avance son fin museau pour une interrogation. Il a juste besoin de votre assentiment. Il ne vous racontera jamais son enfance, ne vous parlera ni de ses parents ni de ses anciens maîtres, ni du chemin qu'il a emprunté pour venir jusqu'à vous. Il vous demande si vous voulez bien de lui, car pour sa part, sa décision est prise, il vous a déjà choisi.

« Ce chat s'est donné à nous ». C'est par cette phrase que l'on nomme, à la campagne, la brusque irruption de ce petit être dans notre vie. Les paysans savent cela, eux qui

pourtant n'en raffolent pas. Ils se laissent faire eux aussi, même si c'est en haussant les épaules et en bougonnant, tant est grande sa force de persuasion. S'il vous arrive un jour de rencontrer pareille ardeur dans les yeux d'un chat inconnu qui vient d'apparaître sur le mur de votre jardin, ou qui s'assied sur le seuil de votre porte ou encore miaule doucement dans l'aube d'un jour où vous n'attendiez pas du tout sa visite, n'en doutez pas, c'est lui, le chat qui s'est donné à vous.

Vous ne l'avez pas entendu approcher, vous étiez tranquillement installé dans votre existence sans chat, vous viviez plus ou moins agréablement. Et puis un jour il est là, surgi de nulle part, brusquement incarné, ayant pris forme dans cet instant. Ce n'est pas une aumône qu'il espère de vous, non, c'est bien plus. Il désire un engagement total de votre part, il vous demande si vous voulez bien partager votre vie avec lui, rien de moins.

Il n'a pas sonné à toutes les portes, il n'a pas quémendé ailleurs. Il est venu exactement

chez vous, il a l'air de savoir que vous êtes fait pour lui, qu'il est fait pour vous. Il semble s'être penché sur des arcanes qui lui auraient dévoilé les meilleurs auspices pour votre entente future. Il a de l'avance sur vous, car lui, il sait déjà. Tout est réuni pour que ce chat entre dans votre maison et dans votre vie. Vous êtes ébahi. Lui non.

S'il a un caractère pudique comme celui de mon chat, il se montrera peut-être intimidé, ce qui n'enlèvera rien à sa détermination. Avec une grande courtoisie, il vous laissera le temps d'apprécier le dessin compliqué de la convergence des astres qui s'appelle Destin.

Du jour où Petit-Gris est apparu sur les murs de mon jardin, il n'a jamais douté qu'il se donnerait à moi. Cela, je l'ai vu dans ses yeux. Mais il restait encore à inventer les modalités d'un tel amour. L'orage de cette nuit-là a précipité le cours des choses en lui permettant d'entrer dans ma maison.

*« Dort sur le toit
Un chat errant
Pluie de printemps »*

Taïgi

Si je révèle que ce chat est apparu le jour de mon anniversaire, on pensera que c'est vraiment trop, que cette coïncidence est agaçante, que l'on me voit venir : le chat ne serait rien moins qu'un cadeau que me ferait la providence, un envoyé du ciel. On me rangera définitivement parmi les personnes qui aiment à lire des significations dans les hasards aveugles de la vie, et ma foi je ne le nierai pas. J'avoue que j'ignore s'il y a un lien quelconque entre mon anniversaire et la venue de mon chat. Mais il me faut bien consigner cela comme une donnée objective de cette rencontre. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il connaissait la date de mon anniversaire. Simple-ment, il est venu ce jour-là, et je ne l'attendais pas.

Nous habitons, Philippe et moi, une maison de ville dans une rue très austère derrière laquelle se cachent des jardins. Elle est trop grande pour nous deux et nous ne prenons même pas la peine d'ouvrir les volets de la pièce située sur la rue et que nous n'occupons pas. Mais la cuisine et le salon du rez-de-chaussée ainsi que la chambre de l'étage donnent largement sur les arbres, sur un foisonnement végétal insoupçonné qui nous ravit chaque jour. Les jardins de toutes les maisons réunies forment une longue coulée verte d'où s'exhalent, selon la saison, des parfums de seringa et de tilleul, de rose et de troène. En pleine ville, nous sommes en quelque sorte à la campagne. Les terrains sont petits, séparés par des murs de pierre assez hauts, mais chaque habitant peut profiter des larges frondaisons voisines, et du concert des oiseaux qui s'en écoule quotidiennement. La nuit, il y a même des hiboux.

« *Ce fut comme une apparition* », note Flaubert quand son personnage Frédéric Moreau voit pour la première fois Madame Arnoux. Je ne

pourrais pas employer d'autres mots : pour moi aussi, ce fut comme une apparition. Tout a commencé entre Petit-Gris et moi par un coup de foudre.

C'est sur un de ces murs de jardin qu'il est apparu ce jour-là. Je ne savais pas encore que je l'appellerais Petit-Gris, et d'ailleurs, j'ai un peu honte à vous livrer ce nom, qui n'est qu'un parmi d'autres que je lui donne, et qui n'est nullement en rapport avec sa beauté et avec le charme qui se dégage de lui. Je l'ai vu à contre-jour sur le ciel bleu, il s'avancait silencieusement sur l'arête du mur, plaçant avec précaution ses petits pieds l'un devant l'autre, sa queue aux longs poils se balançant avec la grâce printanière d'un rameau de glycine derrière lui. Oui, ce fut comme une apparition, car nous vivions, Philippe et moi, depuis déjà sept ans dans cette maison-là et nous connaissions chaque arbre et surtout chaque chat du quartier : Princesse, la chatte du Docteur, Lola, pelage blanc et collier rouge, le Yack, dont la toison noire roussit sur les flancs, et bien sûr Méduse, petite

tricolore isabelle appartenant à notre voisine. Ce chat-là, à l'ample manteau nuageux, nous ne l'avions jamais vu.

Il s'est immobilisé en m'apercevant. Je le contemplais quant à moi avec admiration, immédiatement saisie par sa splendeur. D'une assez grande taille, doté d'une longue fourrure épaisse, de pattes robustes, d'oreilles ornées d'un toupet, c'était un chat proche de ce type que les connaisseurs désignent d'un nom chargé de poésie et de mystère : un « chat des forêts norvégiennes », âme des contrées enneigées, elfe de givre et de cristal. Une sorte d'essence même du chat. À l'évidence encore adolescent, il avait pourtant une dignité naturelle qui émanait de ses larges prunelles d'un vert diamanté et de son opulente robe gris perle. Son museau très clair, presque blanc, sa livrée argentée étaient subtilement rehaussés de rayures plus sombres, bleutées, qui jouaient sur tout son corps en camaïeu d'un raffinement extrême. Et, venant accentuer par le contraste toute cette pâleur, de fines lignes noires soulignaient les yeux,

le nez, le pourtour de la bouche, le bout de chaque patte, comme pour mieux révéler cette sorte de nuage qu'il était, comme pour le préciser, le séparer du ciel et nous en faire don.

Il a laissé échapper un petit cri de frayeur, à la faveur duquel j'ai entrevu une langue rose, des dents pointues et la délicatesse d'un palais orné d'un triangle noir.

Je voudrais assurer que ce moment-là ne ressembla à aucun autre : il y avait lui et il y avait moi, un matin de mai, face à face dans un jardin de ville. Il miaulait de peur, ou plutôt non, il ouvrait les mâchoires pour miauler, mais un son infime, une seule note aiguë et à peine audible sortait de sa bouche qu'il gardait entrouverte, comme pour un ébahissement ou plus encore comme pour un sourire timide. Quant à moi, si je n'ai pas miaulé, j'ai tout de même également poussé un cri dont j'ai modéré l'ardeur pour ne pas l'effrayer. Un cri de joie, je crois bien, ou tout du moins un cri de ravissement.

Dans la scène de première rencontre des romans, il y a toujours ce moment de fascination, cette sorte d'extase, qui frappe les héros à la fois de paralysie et d'aphasie. Un petit morceau d'éternité s'abat sur la scène et la fige. Les cœurs s'émeuvent, c'est un instant de joie profonde. Rien n'est encore dit ni échangé, mais les deux élus savent que quelque chose d'unique leur arrive, qu'ils sont au bon endroit au bon moment, pleinement eux-mêmes dans cette rencontre qui n'est prévue pour nul autre qu'eux seuls, pleinement acteurs de leur vie qui prend enfin un sens.

Les romans disent alors que « *leurs yeux se rencontrèrent* », ce qui est ressenti comme bien plus précieux qu'une parole ou même qu'un baiser. Nos yeux se rencontrèrent en effet dans cet instant-là, ceux, couleur de feuilles fraîches, de Petit-Gris et les miens, d'un brun, hélas, assez commun.

Désormais, dans notre vie, il y eut un avant et un après. Il ne faut pas croire que nous sommes tout de suite tombés dans les bras

l'un de l'autre. Ce serait mal nous connaître. Quoique de nature assez enflammée, je sais réfréner mes transports. Et quant à lui, il lui fallait franchir les barrières de la terreur et de la timidité. Nous sommes seulement restés face à face, tout au délice si neuf de nous contempler.

Je l'avoue, c'est moi qui ai brisé le sortilège, fait le premier pas vers lui. J'ai fini par prononcer quelques mots. Il était étranger, j'étais chez moi : je l'ai invité à pénétrer dans mon jardin. Sans succès, pour cette fois.

Des fenêtres de son premier étage où elle peut observer notre jardin, la jeune voisine a vu mes manigances. C'est un être droit et que j'estime, mais elle m'a un peu irritée quand elle m'a dit qu'un chat aussi beau était à l'évidence la propriété d'une personne qui sans doute l'aimait beaucoup et devait se lamenter de l'avoir perdu. Qu'il fallait donc faire des recherches dans le quartier.

Dans notre boîte aux lettres, je n'avais reçu aucun mot de désespoir émanant de quelqu'un désirant passionnément retrouver le chat couleur de nuage. Pourtant, je connais ce genre de missives émouvantes, accompagnées de

numéros de téléphone que j'ai l'habitude de conserver longtemps. Car j'ai toujours espéré être celle par qui advient la joie des retrouvailles, *deus ex machina* réunissant le chat perdu et les maîtres éplorés. Pendant les jours de ce printemps-là, c'est avec angoisse que je consultai quotidiennement mon courrier, redoutant d'y découvrir l'adresse fatale de la maison où je serais contrainte de ramener le merveilleux chat. Mais personne n'a jamais réclamé Petit-Gris.

Pour ne pas encourir les foudres de ma jeune voisine et pour que les choses soient bien claires, il m'a pourtant encore fallu, en sa compagnie, sonner aux portes alentour, décrire le chat qui séjournait dans notre jardin. Je tremblais d'inquiétude. Mais pour finir, on dut bien constater que notre Visiteur ne manquait à personne. Je me demanderai donc toujours comment il est arrivé jusqu'à moi, franchissant les hautes façades enfermant les jardins clos. Il ne portait pas de collier ni de tatouage. En fait, je n'aurais pas dû ressentir la moindre alarme : je savais intimement que ce chat était là pour moi.

Les histoires de chats sont des histoires de prédestination. La jeune voisine a convenu qu'il était inutile d'approfondir les recherches. Sous ses regards bienveillants, je rencontrais désormais chaque jour le bel étranger dans le jardin. Elle avait compris, elle aussi.

Il n'est pas tout de suite entré chez nous. Il a attendu plusieurs jours, vivant sur les murs d'enceinte où il demeurerait inaccessible à mes caresses. Pourtant, il me permettait de l'approcher chaque jour un peu plus, acceptait que je lui donne quelque nourriture, mais à la moindre alerte, se dissimulait derrière les feuillages. Le matin, quand j'ouvrais la porte, je ne pensais qu'à lui, qu'à l'éclair pâle de son corps se faufilant sous les branchages, venant vers moi en poussant un faible cri, les yeux toujours émus, les oreilles tressaillant à tout bruit inconnu ou qui pouvait trahir une présence hostile. Mon cœur bondissait dans ma poitrine. Je confondais la splendeur de l'aube et celle de ses flancs nuageux. J'étais entièrement livrée à son charme, il m'avait envoûtée.

Bien qu'il fût de taille adulte et d'un aspect vigoureux, nous ne pouvions nous empêcher de l'appeler « le petit chat ». Sans doute à cause de sa jeunesse, de son air naïf et des habitudes de langage qui nous font donner du « petit » à tout ce que nous aimons. Sur le mur, à mon approche, il se mettait à danser, ronronnant avec intensité, trois pas en avant, deux pas en arrière, la queue déployée comme les aériens drapeaux de prière des chörten tibétains. Son petit menuet faisait s'entrechoquer les tuiles disjointes qui revêtaient le haut de la construction, bruit dont il était le premier à s'étonner, ou même à s'inquiéter, et qui le laissait interdit un instant, gardant levée une patte indécise avant de reprendre son pas fugué en une cérémonie de bienvenue où il me manifestait son contentement. Il n'était pas encore question de le toucher.

Philippe aussi aimait déjà Petit-Gris. Il avait d'ailleurs décrété dans un premier temps qu'il devait s'agir d'une chatte, comme semblaient en témoigner son minois délicieusement féminin, ses yeux maquillés, ses manières

raffinées, sa robe bouffante de jolie marquise. Lui aussi allait à la rencontre de notre Visiteur pour lui parler. Mais j'étais secrètement fière de constater que le chat ne s'animait vraiment qu'à mon approche.

C'est déjà une grâce du ciel que de vivre avec la Beauté installée sur les murs de son jardin. Qu'elle ait élu domicile dans vos propres arbres, qu'elle s'éveille à votre voix et accepte vos présents sont des plaisirs dont vous goûtez la saveur rare. Bien sûr, on désire toujours plus : qu'elle daigne venir plus près de nous, qu'elle se laisse saisir un instant. Il faut, hélas, compter avec ce que Giono, qui n'a guère parlé des chats mais a beaucoup observé les animaux qu'il appelle *les beaux habitants de l'univers*, nomme la Grande Barrière. Cette Grande Barrière qui nous sépare des bêtes et qui fait de l'homme l'ennemi le plus intimement redouté. Jamais encore Petit-Gris n'avait osé entrer dans le salon. Nous aurions pu continuer ainsi, c'était déjà beaucoup.

Une nuit il y eut un orage. Un de ceux qui éclatent par les printemps chauds, accompagnés d'éclairs et de pluie violente, comme une digue qui se rompt quelque part dans les hauteurs du ciel et noie brusquement le monde. Dans notre chambre à l'étage, ne pouvant pas dormir, j'entendais la lourde averse et le tonnerre qui faisaient rage. Je pensais à notre petit Visiteur. Avait-il seulement connu un orage dans sa jeune vie? Lui qui avait si peur des bruits, comment pouvait-il supporter ce vacarme? N'allait-il pas s'enfuir, affolé par le déchaînement des éléments? Pourtant, que faire? Je ne l'avais jamais touché, il n'était jamais descendu des murs de séparation des

jardins. Je me tournais et me retournais dans le lit, et Philippe de même. Et le petit chat ? finit-il par me dire d'un ton inquiet. J'y sentis comme un imperceptible reproche et cela me suffit. Je dévalai à la hâte l'escalier de la chambre et ouvris toute grande la porte sur les ténèbres menaçantes.

Le chat avait quitté son refuge des hauteurs et se trouvait sous le figuier qui s'est développé tout près de la maison. Dans la nuit, il me regardait de ses yeux dilatés d'émeraude, poussant son cri minuscule. Son pelage déjà trempé et plaqué sur son corps le faisait paraître maigre, presque misérable, malgré la délicate luminosité qui continuait à émaner de lui. Il ne semblait plus en cet instant qu'une petite bête perdue dans le monde. Sous les éclairs et la pluie diluvienne, pieds nus et dans un léger vêtement de nuit, je l'appelais doucement, je lui tendais les bras, lui faisais signe d'entrer. Et enfin, il accepta mon invitation.

J'ai vu ses pas se poser pour la première fois sur le carrelage rose, j'ai vu son inquiétude,

son appréhension. Il ne faisait pas un mouvement sans me fixer avec une intensité poignante. Ce fut la nuit du Pacte. Une bête est venue vers moi et m'a fait confiance. Elle s'est remise entièrement à moi. La Grande Barrière s'est entrouverte pour livrer passage au chat couleur de nuage. Je ne bougeais pas et ne cessais de lui parler. Il pleuvait de plus en plus fort, les éclairs déchiraient les ténèbres.

Peut-être était-il minuit, je n'ai pas vérifié l'heure. En tout cas, c'était celle du mystère et des rituels magiques. J'ai fermé derrière lui la porte par où s'engouffrait la pluie. Il a eu un mouvement d'angoisse, a tourné vivement vers moi un visage épouvanté. Ma voix tentait de le rassurer. Alors, me fixant avec intensité, il s'est mis à ronronner.

Il a sauté sur la banquette installée tout près de la petite fenêtre de style oriental, munie d'un barreau, sorte de meurtrière trilobée que l'on trouve dans les demeures du dix-neuvième siècle. J'ai approché la bête lumineuse qui

me confiait sa vie en cet instant. J'ai ouvert la petite fenêtre et le bruit de la pluie s'est à nouveau immiscé dans la pièce. Il a considéré la fenêtre ouverte, le salon, et cette femme qui lui parlait doucement, qui lui souriait. Il a fait mine de danser timidement sur la banquette. Je savais qu'il ne partirait plus.

C'était la nuit, l'orage, il n'était jamais entré chez moi, il n'avait jamais accepté une caresse de ma main sur son pelage, mais par le regard nous nous étions voués l'un à l'autre. Je lui ai dit cela. Peut-être à cause de l'obscurité du ciel, de la grandeur des éléments déchaînés et du petit prodige d'accueillir chez soi une bête si belle, je me suis entendue formuler les mots qui étaient ceux du Pacte. Je les inventais au fur et à mesure, en souriant et en tremblant tout à la fois. C'était des mots pour lui et pour moi, pour notre vie future.

Il me scrutait dans un état d'extrême tension, comme s'il voulait se pénétrer du sens de chacune des syllabes que je prononçais avec, je l'avoue, quelque solennité peut-

être, mais surtout avec une passion qui me poussait vers lui, avec le désir que j'avais d'étreindre cette bête-fée, cette coulée de lumière, cette somptueuse douceur qui se glissait dans notre maison. Je lui montrais la fenêtre ouverte sur la pluie et lui disais qu'il serait toujours libre d'entrer et de sortir, de rester ou de repartir. Tu es chez toi ici. En sécurité auprès de nous. Je te protégerai, mais je ne te retiendrai pas, car je connais ton amour pour la nuit sauvage. Fais à ta guise : retourne au grand Dehors ou couche-toi dans le moelleux de nos vies. Bel habitant de l'univers, je te reçois chez moi comme une grâce. Je ne te trahirai pas.

C'est ce que je lui ai dit la nuit du Pacte. Et puis je l'ai laissé dans le salon, avec la petite fenêtre ouverte pour qu'il sache bien qu'il pouvait choisir.

Le lendemain matin, je l'ai trouvé couché en rond sur la banquette. Il s'est prestement levé à mon approche, et gracieusement, il a encore esquissé un pas de danse devant moi.

J'ai avancé la main et j'ai senti la douceur merveilleuse de sa fourrure. C'était comme si je caressais un rayon de lune ou l'aile d'un ange. Il s'était donné à moi.

« [...] *cette indifférence avec laquelle
il passe des salons
à ses gouttières natales* »

Chateaubriand

Bien qu'ayant accepté une fois pour toutes notre hospitalité, Petit-Gris n'a jamais manifesté une fierté de propriétaire pour notre demeure. Il n'a de prédilection que pour le jardin qui reste véritablement son domaine : l'intérieur ne forme pour lui qu'une annexe bien agréable où se replier quand il fait mauvais temps. Dès qu'il comprit cependant qu'il était bien l'habitant à part entière de notre maison, Petit-Gris entreprit de la parcourir prudemment, sursautant au moindre bruit, détalant avec célérité vers le jardin au moindre craquement menaçant. Il avait peur du premier étage, se sentant trop loin de la chatière que nous lui avions pratiquée dans

la petite fenêtre trilobée. Il a mis du temps à pénétrer dans la chambre, que maintenant il apprécie infiniment par les jours d'hiver. Ce fut encore plus difficile pour lui d'accéder aux combles du second, où est aménagé un bureau qui fait aussi office de chambre d'amis. Plusieurs mois d'amitié avec nous ont été nécessaires pour le décider à la visite.

Pourtant, dans ce même temps de sa jeunesse (selon les dires du vétérinaire à qui nous l'avons présenté alors, il avait seulement un an quand il est arrivé chez nous), cet être constamment inquiet faisait les quatre cents coups sur les toits. Un jour, alors que je me trouvais dans cette chambre-bureau sous les combles, j'ai entendu un délicat « miaou » au-dessus de moi. Par le vasistas, sa petite tête ahurie me regardait : il semblait complètement suffoqué de me reconnaître à cet endroit, ne faisant visiblement aucun lien entre le toit du dehors où il se trouvait perché – à quelque quinze mètres du sol du jardin tout de même – et la pièce du dedans sous ce même toit, où je vaquais à mes occupations. Nous étions

éberlués l'un et l'autre de nous reconnaître si bien, lui et moi, un peu comme deux voyageurs qui se rencontrent inopinément dans un lieu très éloigné de la planète où ils ont bien pensé qu'ils ne tomberaient jamais sur la moindre connaissance. Je dévisageais donc mon chat avec la stupéfaction que j'avais éprouvée un jour dans une rue de Delhi, où j'avais fait cette expérience étrange de me retrouver par le plus grand des hasards face à une personne de mon entourage. J'étais un peu scandalisée, comme je le fus dans la capitale indienne où j'avais espéré voyager incognito. Je crois que lui non plus ne se remettait pas de la surprise. Comment, si haut, ma maîtresse ? Et comment a-t-elle fait ? Ou bien était-ce moi qui me posais cette question sur lui, je ne sais. Toujours est-il qu'une gêne nous venait de nous trouver ainsi découverts, comme pris en faute.

Retrouvant mes esprits, je l'incitais à entrer en poussant à l'aplomb du vasistas une petite table sur laquelle il pouvait sauter s'il acceptait l'invitation. Il tergiversa, réitérant seulement le « miaou » de stupéfaction au cours duquel

sa bouche se transformait en un parfait losange ourlé de noir, décoré du rose de son palais et de l'ivoire de ses dents. L'envie de rire me prenait de la situation en même temps que je tremblais de peur de le savoir si haut perché. Je quittais la pièce en laissant mon installation improvisée pour qu'il s'en serve à sa libre convenance, espérant qu'il se déciderait à entrer et mettrait fin à ses acrobaties. Ou du moins, s'il reprenait ses occupations de cascadeur, j'escomptais par ma disparition lui faire retrouver toute sa vigilance. Il reparut au rez-de-chaussée quelques moments après pour le repas du soir, sans avoir l'air de se souvenir de l'aventure, ni m'adresser le moindre signe de connivence au sujet de cette rencontre imprévue.

C'est le même « miaou » questionneur quoique toujours affectueux qu'il nous adressa quelques jours plus tard, alors que nous déjeunions, Philippe et moi, dans le jardin. Au-dessus de la frise de bois ajouré qui borde les tuiles de notre toit venait de surgir sa frimousse médusée : Tiens ! Vous êtes là ? Mais comment êtes-vous devenus si petits ? Nous piquions du nez dans

nos assiettes, effrayés à l'idée que nos gestes ou nos paroles pussent l'entraîner à moins de précautions et que dégringolât à nos pieds l'adorable funambule qui n'aurait pas manqué de se rompre les os. Car tout amateur de chat sait bien qu'il est des chutes dont les plus souples ne peuvent réchapper.

Il a ainsi déambulé sur les toits des solennelles bâtisses du Second Empire qui s'élèvent en barrière infranchissable sur la rue. Leurs hauteurs vertigineuses ne lui ont inspiré aucune crainte, et de fait, elles l'ont protégé d'un danger bien plus grand qui est celui des automobiles. En effet, si par quelque appui d'équilibriste ou d'alpiniste, il pouvait les atteindre à partir du jardin, il lui était en revanche impossible de descendre par les façades, austères et très sérieusement alignées côté rue. Par une belle soirée d'été, c'est encore au sommet de notre demeure qu'il nous attendait, alors que nous revenions à pied, rentrant d'un dîner chez des amis. Ressemblant au chat de pierre juché sur le pignon d'une construction néogothique du

quartier voisin, il guettait notre retour en parfaite position d'acrotère, jetant ses regards curieux dans ces rues qu'il ne connaissait que d'en haut. Il nous lança dans la nuit claire un miaulement aimable, comme la bonne parole de bienvenue de celui qui est heureux d'accueillir chez soi les êtres chers dont il a été séparé. Confus et tremblant qu'il ne lui vienne l'idée de plonger dans le vide, nous avons affecté de ne pas le voir et avons pris soin de ne pas nous attarder dans la rue. Les retrouvailles furent chaleureuses lorsqu'il nous rejoignit au rez-de-chaussée.

Et puis il a cessé. À croire que ces jeux de trapéziste sont seulement des enfantillages que les chats se permettent dans le temps où ils exercent la jeune force de leur corps. Douze ans ont passé. Il y a longtemps que Petit-Gris ne trône plus en animal de pierre sous la lune au sommet de notre maison. Il ne visite plus ces lointaines frontières, se contente de celles qui entourent son modeste jardin. Nous voyons à cela qu'il a quitté la fraîcheur délicieuse de la jeunesse, abandonné les quêtes et les exploits des

chevaliers errants. Que malgré sa grande beauté toujours intacte, le temps, sournoisement, exerce sur lui sa sourde érosion.

*« Il est chez lui dans sa fourrure,
régnant sur un espace clos,
parfait comme une sphère »*

Marc Petit

Il pourrait s'appeler Silence, car le silence habille tout son être, enveloppe sa robe fourrée, son ventre pâle, son dos, ses pattes, sa queue déployée en brume d'argent. Il est environné de silence, revêtu de lui comme un manteau. Il vit et dort en lui.

C'est ce qui frappe tant à vivre avec un chat : combien sa vie est silencieuse. Il semble que chez lui le silence soit une appétence particulière, un engagement délibéré. Il fuit le bruit et l'agitation porteuse de fracas. Tout ce qui heurte la corde si sensible de son ouïe le jette dans les alarmes. Il ne s'épanouit que dans la paix. Ses seules symphonies sont

le froissement des feuilles, le pépiement de la gent ailée, les orgues du vent.

Il tend parfois son museau vers l'azur, respire l'air impalpable en pointant les oreilles, saisissant peut-être, au fond de la transparence, l'infime écho d'un invisible monde où il a quelque accointance. Le silence est le trésor sur lequel il veille. Les portes d'ivoire et de corne qu'il garde sont celles d'un royaume où règne l'absence de bruit. Dans le silence des sphères, il réside, comme sont les poissons dans la liquidité naturelle de leur milieu. Il est dans une sorte de *contemplation* du silence. De cette région où il est retranché, il nous contemple aussi, nous, les humains enveloppés de notre vêtement de bruit. Le grand miracle, c'est qu'il consente parfois à notre tintamarre, qu'il accepte de séjourner près de nos tohu-bohus.

« *Une beste mue* », aimaient à dire les auteurs du Moyen Âge, frappés par l'extraordinaire mutisme dans lequel certains animaux se trouvent obstinément plongés. C'est par là

que Petit-Gris manifeste sa si grande supériorité sur, par exemple, le chien du voisin. Celui-ci, un bouledogue pas beaucoup plus haut que mon chat, n'a de cesse que de se faire entendre. Il ne peut mettre une patte dans le jardin sans grogner comme un phacochère et donner de la voix contre les palissades et les vignes grimpantes, sans jeter à la cantonade les éclats de sa tonitruante mauvaise humeur. Dissimulé dans la pénombre des palmes qui ombragent le mur où il aime à se tenir, Petit-Gris fait la sourde oreille. Il n'est nullement intimidé par le molosse nain, lequel en est réduit à passer sa rage aveugle sur des envols de moineaux. Le chien apostrophe les jardins alentour, leurs habitants et leurs chats potentiels, il se vautre dans de vains aboiements, s'enivre de ses clameurs, jusqu'à ce que ses maîtres le rappellent sèchement à un peu plus de retenue. Cependant que le chat vilipendé se tapit sous les feuilles, observant la scène – jouissant de la souveraineté du silence et de l'immobilité sur les flots d'invectives et les désordres du corps.

C'est peut-être aussi ce goût du retranchement et de la paix qui provoque chez beaucoup une méfiance envers le chat. Comment tolérer auprès de soi une créature qui refuse le bruit à un si haut degré, alors que notre époque conduit les hommes à toujours plus de vacarme? La disposition au calme peut être interprétée comme une sorte d'ostentation, un repli aristocratique, une pratique suspecte d'individu méprisant qui ne souhaite pas participer au tapage de la grande fête moderne. Le retrait, la solitude sont ressentis comme une insulte à la jouissance débridée dont le siècle voudrait nous faire obligation. Le goût du secret, de la cachette, attire souvent des inimitiés. L'abstention délicate où le chat se retranche fait par contraste apparaître vulgaires, extravertis et peu civilisés tous ceux qui ne partagent pas sa discrétion.

Demeurer dans le silence est donc sa manière d'être au monde. Aussi aime-t-il à se manifester dans le silence, à brusquement se montrer sans avoir été devancé par un quelconque bruit. Plongée dans les gestes d'une

tâche du ménage ou de la cuisine, que de fois n'ai-je soudain découvert Petit-Gris sagement assis sur les carreaux, le visage levé vers moi avec un air d'innocence, attendant patiemment que je constate sa subreptice arrivée. Tu as vu, je suis là. Je n'y étais pas il y a une seconde à peine ! Ce n'est certes pas lui qui se ferait précéder de tambours et de trompettes, ni même de cette belle marche des Turcs qui s'accorderait si bien pourtant à ses culottes bouffantes et à sa crinière majestueuse. Elle est bien trop solennelle ! Il joue à celui qui apparaît comme par magie, c'est un rôle qu'il peaufine et parfait chaque jour. Et comment as-tu fait, mon chat ? Je ne t'ai pas entendu arriver ! Il reste modeste, la joie de recueillir mes félicitations lui suffit. Il n'a accompli ce petit miracle que pour le plaisir de recevoir mes exclamations étonnées et mes caresses. Il savoure ce jeu entre nous, cette exquise complicité, en ronronne de ravissement.

*« Il y a partout comme un gigantesque sommeil
qu'il faut comprendre aussi comme un éveil,
un éveil dans les apparences »*

J.-C. Bailly

Dans le jardin, Petit-Gris ne dort que d'un œil : tout le trouble, ses oreilles sont sans cesse aux aguets. Au fond des endroits abrités qu'il choisit, derrière les feuilles, dans la compagnie des insectes et du vent qui fait craquer les branches, il ne dort pas, il se repose, il sommeille seulement. Il n'oublie jamais qu'il est un tigre, que l'arrivée d'une proie ou d'un ennemi reste toujours possible. Mais dans la chambre, avec nous, il n'y a pas de vent, pas de branches, aucun tressautement du vivant. Il y a ces choses si douces, les lits, les coussins, les corps chauds des humains qui sont ses amis. Il vient rejoindre là un sanctuaire, le lieu du monde le plus désirable où il s'abandonnera à la délectation de dormir.

Il entre dans la chambre comme dans une église : pour s'y livrer à un culte, à un dieu. Plus rien d'autre ne l'occupe. Rien entre le sommeil et lui. Il s'y adonne comme un derviche à sa rotation infinie : à corps perdu, gravement et délicieusement. Tout entier immergé dans une paix profonde, dans la laine chaude du rêve. Il découvre ses flancs chatouilleux, laisse aller sa gorge en arrière. La tête renversée, parfois même pendant hors du lit. On le dirait dans une ivresse mystique. Il sourit, il est enlevé, ravi de ce monde. Il a le visage de la Thérèse du Bernin.

Philippe et moi, nous l'invitons volontiers pour la nuit dans notre chambre. Souvent, il vient alors que nous avons posé nos livres et éteint la lampe. Prudemment, il tâte nos flancs à travers les couvertures et finit par s'installer en rond sur l'un de nous, tout en prenant soin d'étendre sur l'autre une ou deux pattes. Nous embarquons tous trois dans le sommeil, nous appareillons. Nous glissons dans l'inconscience avec le sentiment d'être un navire que le chat vient de prendre, une jonque

dérivant vers un pays très doux. Nous voici devenus nef égyptienne, voguant sur un Nil calme et profond, allant vers l'Autre Monde des morts embaumés. Toute la nuit cette sensation demeure, vertige sur une eau noire, éternelle et paisible. Nous ne savons plus alors si nous sommes la nacelle ou les voyageurs, si le chat est notre passager ou notre passeur.

Il y a dans ces nuits quelque chose d'enchanté. Et nous rêvons : c'est un animal-fée. Nous traversons les mondes, flottant du sud solaire jusqu'au septentrion. Il nous conduit vers les contrées d'où l'on peut songer qu'il est originaire, lieux de toundras, forêts de bouleaux sous la neige, paysages de glace et de cristal que sa fourrure hivernale permet d'imaginer. Poils de givre et d'argent, pattes robustes et regard de l'Autre Monde. Yeux d'agate irisés qu'il ferme à demi dans son extase, laissant briller par en dessous la lumière de ses prunelles vertes comme de purs bijoux. Il nous emmène dans un pays de chamane, c'est une nuit sibérienne. Le lit devient un traîneau qui glisse en silence.

À ce chat des nuits chamaniques, nous prêtons des noms qui changent selon nos lectures, nos voyages, notre humeur amoureuse : *Yakoute*, ou encore *Toungouse*, si ce n'est *Koryak*, *Tatar* ou *Youkaguire*... Il répond à tous ceux que notre fantaisie lui donne. Nous les lui murmurons à l'oreille ou les lui jetons dans le noir de la nuit du jardin pour qu'il vienne nous rejoindre. Il surgit de l'ombre et du silence, nous confie son regard de pierre lumineuse. Nous connaissons le bonheur de nous lover ensemble, d'enfouir nos visages dans sa chaleur et de ronronner à trois.

Il ne sait pas qu'il habite dans une grande ville. Il ne sait pas que ces grands vents qu'il respire avec délice, ces pluies qu'il affectionne et dans lesquelles il semble se baigner lui sont envoyés par l'océan voisin. Il ne connaît pas l'estuaire qui s'ouvre magnifiquement sur cette mer illimitée. Il ne sait pas que Hölderlin est venu ici, croyant trouver la Grèce sur ses coteaux. Il ne sait pas que Montaigne – lui qui jouait avec sa chatte en se demandant si ce n'était pas elle qui se jouait de lui – a été le maire de cette ville. Il ignore que Baudelaire, poète des chats, a embarqué dans ce port pour son unique voyage vers les Indes.

Petit-Gris croit qu'il vit dans la jungle. Au fil des ans, les quatre murs de clôture se sont tapissés de lierre. Les arbres, laissés à leur seule inspiration, se sont développés. Des vignes sauvages lancent leurs lianes sur les troènes, de longs rameaux de glycine envahissent le figuier, fleurissent dans ses branches. On goûte l'été des siestes idéales sous de denses feuillages animés de mouvements frémissants. En pleine ville, notre jardin prend l'air d'un sous-bois. Il n'est certes pas étonnant que Petit-Gris s'y sente comme en pleine nature et ne désire ajouter rien d'autre à la riche connaissance qu'il estime en avoir.

Comme le vieux sage chinois qui peut contempler l'univers dans un grain de riz, notre chat connaît l'immensité du monde en vivant sur le mur de notre jardin. Car ce mur, sur lequel il est apparu un jour déjà lointain de mai, reste son asile préféré. Il y a trouvé toutes les commodités : la position relativement élevée de cette frontière (la construction doit mesurer à peu près deux mètres) lui permettant de voir venir de très loin les

mouvements ennemis et le prémunissant contre leurs attaques perverses, le rebord plat assez large pour s'y étendre confortablement, et surtout la proximité d'un palmier doum – un des nombreux rejetons de ces sujets exotiques acclimatés dans notre ville depuis la Belle Époque où ils furent très à la mode – qui entrecroise opportunément au-dessus de notre vieux mur d'enceinte de généreuses palmes en éventail sous lesquels notre chat conquiert une invisibilité quasi parfaite.

Au début de la saison, après que nous avons passé bien des semaines sans sortir à cause de la froidure, Petit-Gris nous fait les honneurs du jardin. Il suffit que nous ouvrons une des portes de la véranda pour qu'il accoure, coulée de lumière pâle surgie d'une de ses multiples cachettes. Il a perdu l'habitude de nous voir à l'extérieur et semble heureux que nous fassions un petit tour, comme s'il se préoccupait de notre santé.

Il aime nous accompagner jusque dans le cabanon de bois où nous entreposons table et

chaises de jardin, tondeuse et outils de jardinage, car il est curieux de tout. Il furète parmi les fauteuils d'osier recouverts de toiles d'araignée, les sacs de terreau et les pots de fleurs empilés. Souvent la pensée me traverse que c'est ainsi qu'il risque un jour d'être enfermé dans un réduit inconnu et je tremble pour cette vie si fragile que la curiosité peut perdre.

Il m'observe aussi quand je tonds l'herbe de notre minuscule pelouse. Le vrombissement désagréable de la machine l'oblige à se tenir à bonne distance, mais il se perche sur le mur et me regarde. Car tout ce que je fais pour le jardin est en quelque sorte fait pour lui. Il me sait gré de l'entretenir. L'été, il aime me voir arroser les plantes, il souhaite m'assister de sa présence, même si le tuyau, percé en plusieurs endroits, vient à l'éclabousser souvent. Il ne me tient pas rigueur de cette aspersion, car il est plutôt joueur et bien disposé envers ce grand serpent qu'il titille parfois d'une patte espiègle.

Et pourtant je ne peux guère vraiment cultiver une terre si exiguë – douze mètres

en longueur et sept en largeur – parcourue de racines de figuier, de micocoulier et de troène. La tonte y est la seule chose vraiment indispensable : je repousse ainsi les élans de la végétation, que je laisse croître librement sur les côtés. Les fleurs sauvages viennent s’y semer et prospérer, de ces herbes que l’on appelle « mauvaises », les adventices. C’est un jardin d’ombre et de feuilles. Ce sont elles qui sont les plus abondantes. Je les accueille toutes, en les disciplinant très légèrement. Elles nous cernent de toutes parts, formant pour notre délice une clairière en pleine ville.

Tout ceci est le domaine du chat. Il aime à se tenir sur la tuile faitière, au sommet de la cabane, se plaît sous le couvert du palmier qui caresse le mur de séparation, derrière les buissons ou bien sur le mur du fond, complètement invisible de la maison, caché sous les branches retombantes d’un prunier sauvage et d’un micocoulier. Il est en son jardin comme la perle dans l’huître, le trésor dans l’île des pirates, le masque d’or d’Agamemnon dans son tumulus.

Un jour, il y a longtemps, j'achetai une carte postale qui m'émut étrangement. Une photo en noir et blanc présentait deux amis vus de dos, assis côte à côte. C'était un éléphant de cirque installé sur un tabouret à sa mesure, et à côté de lui, sur un siège bien plus petit, un jeune garçon qui, de son bras tendu, tentait d'enserrer la taille du pachyderme. La disproportion était sidérante : l'enfant, âgé peut-être d'une huitaine d'années, déployait son bras tout entier, mais n'arrivait pas au quart du vaste dos de l'animal. Je ne pouvais pourtant m'empêcher de penser que l'éléphant accueillait avec plaisir contre sa peau ce bras dérisoire qui voulait l'entourer

avec affection. Il y avait là l'évidence d'une confiance sans trouble, d'une amitié indéfectible, qui se manifestait par ce simple geste de tendresse humaine, cette accolade qui ne tenait pas compte de la disparité des tailles, mais était seulement l'expression d'un cœur aimant.

Sans doute cette image a-t-elle fait écho au souvenir d'un de mes livres préférés de l'enfance qui racontait l'histoire d'un très vieux cornac de l'Inde prenant tous ses maigres repas, dormant toutes ses nuits, passant chacune de ses heures sur une natte disposée entre les pattes de son éléphant. Ce cornac était aveugle et l'animal vieillissant, mais l'entente entre l'homme frêle et le colosse était si ancienne, si intime, la sympathie si profonde, que le vieillard ne concevait pas de finir sa vie ailleurs que sous ce ventre énorme et entre ces vivantes colonnes. J'imaginai cette voûte animale au-dessus de lui, les remuements sombres de la bête, sa respiration de titan, le fourrage, le crottin et l'odeur sui generis. Protégé

comme dans une caverne, retiré entre les plis du monde, le cornac était devenu un sage qui s'adonnait au recueillement et à la méditation. Sa vie durant, il avait guidé cette bête, leur amitié s'était nouée dans des temps anciens. Ils avaient peiné au travail dans des forêts pluvieuses, s'étaient baignés dans de grands fleuves, avaient paradé fièrement à la cour des rajahs. Ils avaient vieilli ensemble et il ne leur était plus possible de vivre l'un sans l'autre. L'animal énorme, conscient qu'un écart de ses pieds pouvait à tout instant broyer l'ami logé sous lui, avait pour l'homme des délicatesses de mère attentionnée.

Enfant, je m'émerveillais que deux êtres si dissemblables, l'éléphant et l'homme, pussent entretenir une quelconque relation. Comment pouvaient-ils se côtoyer, s'aimer, se faire entendre l'un de l'autre? Comment le pachyderme comprenait-il que ce petit être chétif, vertical, cette sorte d'insecte qui s'agitait sous lui, possédait comme lui des yeux pour voir, une bouche pour manger, des jambes pour marcher, alors que sont si différents

de la conformation éléphanterque les yeux, la bouche, les jambes de l'homme ?

Si l'on compare les statures respectives du vieux sage et de son compagnon à celles du chat et de l'être humain, on n'atteint certes pas une disproportion aussi remarquable, mais on est toutefois bien obligé de prendre conscience du grand écart de taille existant entre nos petits félins et nous. Si bien que je me sens souvent dans la peau de l'éléphant lorsque je vois mon chat Petit-Gris à mes pieds, virevoltant en toute confiance autour de mes jambes, levant son petit visage vers les hauteurs où se situe le mien, acceptant d'être brusquement soulevé de terre au bout de mes bras comme le cornac de mon livre le fut au bout de la trompe de son gigantesque ami.

Les questions de l'enfance, je me les pose encore aujourd'hui, moi dans le rôle de l'éléphant, Petit-Gris dans celui de l'être vulnérable et frêle. Comment se fait-il que parmi l'immensité de ce corps que j'étire au-dessus de lui, il sache que ces jambes sans

fouurrure sont bien faites pour avancer, cette bouche sans crocs pour manger, cette poitrine comportant seulement deux mamelles pour s'y blottir comme un enfant? Comment peut-il lui venir tant d'attachement pour une créature qui ne sait pas courir, ne grimpe à aucun arbre, ne peut sauter sur aucun mur, ne saurait se prélasser sur le moindre toit, se recouvre le corps de tissus qu'elle change à sa guise, marche seulement sur deux pieds bizarrement chaussés? Tout cela me fait toujours singulièrement question.

De même que le vieux cornac devait avoir sans cesse présent à l'esprit, sans en être autrement bouleversé, le danger des lourdes pattes de son animal chéri, de même Petit-Gris vit dans mes jambes, lesquelles peuvent l'écraser. Un accident arrive hélas, quelquefois, quand je suis un peu trop pressée et que mes mouvements trop vifs surprennent son agilité. Je marche sur sa queue qu'il n'a pas rangée assez rapidement et il s'ensuit un déchirant cri de douleur. Consternée, je me penche vers lui pour

palper et panser l'accidenté, le caresser pour l'assurer à la fois de ma compassion, de mon innocence et de ma balourdise, accablée que je suis de la conscience de mon poids énorme comparé à sa fragilité. Mais tout cela, il le sait. Il me regarde candidement, sans peur aucune. Il n'a pas la grossièreté de penser que j'ai voulu le blesser. Il sait que c'est seulement une conséquence de ma maladresse, une bévue de mastodonte qu'il faut sur-le-champ oublier.

Petit-Gris apprécie particulièrement les numéros de cirque qu'il me fait exécuter. Il me précède dans le jardin, je le suis de près, et tout soudain il s'effondre à terre, devant mes pieds. N'est-ce pas le numéro de l'homme sous les pattes de l'éléphant? Et si je n'arrêtais pas à temps le mouvement dans lequel je suis engagée? Si mon pied monstrueux venait à marcher sur lui? Il a confiance. Je ne rate jamais ce petit tour circassien qu'il a mis au point avec moi. Écroulé, tombé devant moi, il réclame les caresses, les déclarations d'amour, le pur et vibrant moment d'amitié. Il n'y a pas de foule pour nous applaudir, mais je sens qu'il

est fier de moi. J'ai maîtrisé une fois de plus la masse de mes muscles pour me pencher sur son tendre corps renversé.

Cette nuit encore, tandis que sous le coup d'une insomnie je me suis levée pour écrire, alors que je me trouve depuis quelques instants à peine devant ma machine, voilà que Petit-Gris a quitté silencieusement la chambre douillette, voilà qu'il se fraie une place dans l'espace incommode entre l'ordinateur et moi. Il s'appuie contre ma poitrine, met son museau dans le creux de mon coude, soupire d'aise et dort tout son saoul, nulle part plus rassuré que dans les bras de sa géante, comme le cornac de l'histoire entre les pattes de son éléphant.

Elle vient à jour fixe, toujours suivie d'un cortège d'instruments redoutables : aspirateur, fer à repasser, balai-brosse, seau et serpillière. Si bien que Petit-Gris n'attend même pas son arrivée dans le salon ; il se fait promptement la belle par la chatière et ne veut pas une seule minute en entendre parler. Pourtant, la personne qui lui cause une si grande frayeur est une authentique amoureuse des chats, des animaux, et même, pour tout dire, de l'humanité entière. Grande, les yeux verts, la tignasse rousse et frisée, la voix bien timbrée, elle porte un nom de bonne fée : Merlaine. Et elle en est une. Mais dans un premier temps, ce n'est pas l'avis de Petit-Gris qui la

fuit toute affaire cessante. Nous essayons de le rappeler pour faire les présentations, mais peine perdue, il reste invisible et mettra son point d'honneur à ne réapparaître qu'une fois la porte refermée sur la haute silhouette de l'inconnue.

Merlaine attend son heure. Elle sait que viendra le moment où le chat Nuage s'avancera pour manger dans sa main. Elle frotte les casseroles, fait reluire les parquets, briller les vitres, et de temps à autre, silencieusement, elle quitte toutes ces tâches ménagères pour s'approcher du palmier doum où je lui ai révélé que se cache notre protégé. Elle a sur les lèvres le petit sourire secret de celle qui connaît les bêtes et voit dans l'avenir : un jour elle le séduira, il n'aura plus peur du fracas et du mouvement causés par l'entretien de la maison.

Faut-il, parce qu'un chat est dans notre vie, ne plus courir les routes du monde, renoncer à l'Inde, au Népal, à la Grèce? En tant que maîtres de Petit-Gris – qu'on me pardonne ce

mot de « maître », à l'évidence bien impropre, bien peu accordé à la relation que l'on a avec un chat – il faut avouer que nous avons un grave défaut : nous sommes des voyageurs. Mais aurait-il fallu, parce que l'on est habité par le démon de l'Ailleurs, ne pas accueillir auprès de soi ce petit être délicieux ? Cependant, que faire de notre chat Nuage quand nous partons au loin ? Eh bien, la chose la plus simple : le laisser dans sa maison, dans son jardin, près de son palmier doum et de son laurier-tin. Ne surtout pas perturber ses habitudes d'anarchiste en pantoufle. Pour cela, il faut bien sûr impérativement connaître une Merlaine qui s'occupera de lui quand nous serons à nouveau saisis par le désir du voyage. De Merlaine, je préfère révéler tout de suite qu'il n'en existe qu'une seule au monde, et que c'est fort heureusement chez nous qu'elle officie.

C'est ainsi qu'il a fait amitié avec elle. En notre absence, il lui a bien fallu pactiser avec les boucles rousses, les gestes amples, la voix sonore. Un jour les deux paires d'yeux verts se

sont rencontrées, et la main débonnaire a pu caresser la fourrure soyeuse. Désormais, il ne lui fait plus reproche des engins de nettoyage qui accompagnent la plupart du temps cette femme rieuse et pleine d'entrain. Il se frotte à ses jambes, apprécie ses baisers. Parmi les humains, il veut bien la reconnaître, elle, la dame Merlaine et sa présence bénéfique. Il accepte qu'elle lui donne à manger, qu'elle lui tienne compagnie quand ses deux maîtres disparaissent, bizarrement happés par des horizons inimaginables. Il lui est venu pour elle une tendre affection. Ce chat toujours sur le qui-vive, qui ne se défera jamais de sa frayeur envers le genre humain, accordera pourtant sa pleine confiance à cette personne solaire, généreuse, auprès de laquelle il a définitivement compris qu'il peut trouver refuge. Cette bonne fée Merlaine dont les bras sont grands ouverts comme ceux de la Mère du Monde.

Si certains chats peuvent être qualifiés de « bavards », ce n'est certes pas le cas de Petit-Gris. Lors de son apparition, il n'avait émis qu'un faible cri. Dès le début je me suis habituée à sa réserve. Il parle peu. Mais il aime parfois à simuler : la bouche s'entrouvre, les lèvres s'étirent comme pour laisser passage à une belle voyelle, une syllabe bien préparée qui va enfin naître de sa gorge. Je m'adresse alors à lui, il entend tous les mots qui sortent de ma bouche et les yeux plantés dans les miens, il ouvre la sienne sans émettre aucun son, comme si le petit masque de théâtre qu'il plaque ainsi sur son visage devait suffire à me faire croire qu'il possède à fond l'art de la parole.

Cependant tout au long de ces douze années, j'ai observé un progrès sensible. Sans être devenu bavard, il est en mesure aujourd'hui, dans des cas très particuliers, de soutenir une conversation assez fournie. Cela se passe la plupart du temps quand nous rentrons de voyage. Généralement, il se trouve dans le jardin quand nous arrivons, et il attend que nous ayons déposé nos valises dans notre chambre du premier étage pour se manifester.

J'entends au rez-de-chaussée le claquement sec de la chatière qui s'ouvre et se referme sur son passage, puis son petit pas alerte qui traverse la cuisine, s'élanche dans l'escalier, grimpe non sans hésitation deux ou trois marches et s'arrête. D'une voix enrouée par l'émotion, il lance alors son premier miaulement interrogateur :

— C'est toi, c'est bien toi ?

Du haut de la chambre, à l'étage, je lui adresse ma réponse en forme de déclaration d'amour. Les pas menus franchissent quelques degrés

supplémentaires et s'immobilisent encore. Je perçois à nouveau la question étranglée :

— C'est vraiment toi ?

Je l'appelle à mon tour, modulant ma voix de la façon la plus avenante. Je l'entends gravir d'autres marches, il doit être à mi-chemin dans l'escalier. Le ton s'est éclairci.

— Mais où étais-tu donc passée ?

Je suis partie très loin, mon petit chat, mon Prince d'Aquitaine, mais me voici de retour maintenant, viens jusqu'à moi, ne tarde pas.

— Tu ne vas pas repartir tout de suite ?

Je le console de la voix, je l'incite à monter encore un peu plus haut. Si je me précipitais dans l'escalier à sa rencontre, je gâcherais le plaisir de ce long dialogue où nous ne nous voyons toujours pas, ce mouvement ascensionnel de l'espoir et de la joie. À mesure qu'il s'approche, l'appel se fait plus tendre.

— Dis-moi, tu ne m'as pas oublié ?

Comment le pourrais-je ? La nuit, en voyage, je rêve de toi. Dans les livres que j'emporte là-bas, je glisse une photo de toi qui me fait pleurer quand je la regarde.

— Dis-moi, dis-moi, tu m'aimes toujours ?

Toujours, toujours, ô Chat Beauté, mon Petit-Gris, mon chat Nuage, toujours, toujours.

— C'est toi, c'est bien vrai, tu es revenue ?

C'est moi. C'est bien vrai, je suis revenue.

Le rite veut que je l'attende assise sur le lit quand il passe le seuil de la chambre. Il se présente à moi dans toute sa splendeur de chat des neiges, royal par sa crinière, sa houppelande de chinchilla, le panache somptueux de sa queue. Ses grands yeux asiatiques semblent s'étirer encore davantage vers les tempes comme s'ils n'arrivaient pas à croire tout à fait à ce qu'ils voient. Il a, lorsqu'il apparaît, une dernière question un peu haletante :

— Mais pourquoi si longtemps ? Pourquoi ?

On me dira que ce ne sont que des miaulements. Mais d'où lui viennent toutes ces nuances? Avez-vous déjà entendu un chat s'adresser à ses congénères? À aucun moment il n'utilise ces inflexions, ce ton-là. Face à un matou, il poussera de sourds grondements d'intimidation ou des cris de colère. Devant une belle féline, il trouvera dans sa gorge des roucoulements de colombe. Mais ce n'est qu'avec vous qu'il fera usage de ces sons si proches de l'articulation, ces accents qui empruntent la courbe mélodique du langage et de l'interrogation humaine.

Ceux qui hausseront les épaules et ne veulent pas y croire n'ont simplement pas eu la chance d'être accueillis par le feu nourri de ces questions chatières. Il faut apprendre sa langue, ou qu'il apprenne la nôtre. En fait, oui, c'est cela : qu'il apprenne la nôtre. Comme beaucoup de ses semblables, Petit-Gris a compris que les humains communiquent essentiellement par le langage (entre eux, les chats ont bien d'autres façons de se parler). Aussi s'efforce-t-il de reproduire comme il le

peut cette étrange musique qu'il entend.
Il sait que je lui répondrai, les différents tons
de ma voix le guident dans la compréhension
qu'il a de moi. Qui aime son chat lui donne
sa langue.

« *Clos comme un rêve est ton domaine* »

J. L. Borgès

Je l'ai surpris un jour se faufilant derrière le laurier-tin qui pousse contre un des trois murs de pierre du jardin. Curieuse, j'ai voulu voir ce qu'il faisait là, quelle sorte de cachette il s'était aménagé derrière les feuilles sombres. Je n'ai rien distingué. Il avait disparu. Il était passé dans l'invisibilité. En plein jour, je devais accommoder ma vision pour saisir ses contours, comme s'il me fallait plonger dans les ténèbres. Et puis soudain je l'ai vu tout entier à quelques centimètres de mon visage. Sa fourrure claire se fondait dans la couleur du mur de pierre et les taches tremblées de la lumière. Je recevais d'un seul coup la clarté verte de

son regard. Il était totalement immobile et silencieux, m'observant avec une sorte de vigilance aiguë. Malgré la pose alanguie – il était couché contre la terre – tout son être était tendu. Il semblait en correspondance avec l'univers sensible, comme à l'écoute des vibrations du monde, en son centre. Pas un muscle, pas une vibrisse, pas un poil de sa longue queue qu'il aime tant à balancer n'avait bougé.

Enfant, je me passionnais particulièrement pour ces images-rébus où, dans un paysage anodin de campagne contenant des arbres, une maison, un ruisseau et des nuages, il fallait retrouver, cachés dans les lignes de ce dessin sans mystère, les instruments du jardinier : râteau, pelle, arrosoir, et quelquefois le jardinier lui-même. Toutes formes que l'on ne distinguait pas du premier coup d'œil, ni même du second, et qu'à force d'attention on apercevait à l'endroit même où on les regardait sans les voir. Il y fallait comme une sorte de renversement de la vision, quelque chose comme une traversée des apparences. Alors

l'évidence soudaine de ces nouvelles silhouettes me sautait à la figure. L'image perdait de sa banalité pour s'agrémenter d'un arrosoir se confondant avec l'auvent du toit, d'un râteau se dissimulant dans un tronc d'arbre et du jardinier tranquillement couché dans le lit du ruisseau, parmi les herbes aquatiques.

Plus tard, j'éprouvai le même ravissement enfantin lorsque je découvris les étranges portraits d'Arcimboldo, composés de fleurs, de poissons ou de livres. Que les choses puissent ainsi jouer avec notre perception visuelle me séduit toujours. Et quand cela se produit sous mes yeux même, dans le monde que l'on prétend ordinaire, alors il me semble risquer un pied dans le domaine de l'Autre Monde, où l'on peut à son gré se rendre visible ou invisible.

Nous ne jouions pas ce jour-là, au travers des feuilles du laurier-tin, la scène liminaire de « *leurs yeux se rencontrèrent* ». Il ne s'agissait plus de reconnaissance miraculeuse. Mais j'avais trouvé son regard et dès lors, il savait que je l'avais vu.

Ses paupières se sont seulement abaissées, lui conférant cet air si fameusement énigmatique où il se met à ressembler à l'idée même du chat. Il n'était plus question alors de lui donner du *Petit-Gris*, du *Chat-Beauté* ou du *Chatounet*, ce n'était plus le moment des effusions, des roucoulades et des plaisanteries, même les plus affectueuses. Ses yeux s'entrouvraient et se refermaient par intermittence, me signifiant par ce subtil mouvement, d'une manière courtoise mais sans ambiguïté, que je devais passer mon chemin, qu'il était occupé à une chose extrêmement sérieuse, et que mon indiscrete présence pouvait le signaler à quelque dangereux ennemi. Je sentais qu'il voulait en même temps me faire comprendre qu'il ne contestait pas les liens qui nous unissaient, mais qu'il fallait que je déguerpisse au plus vite.

Pour ne pas paraître grossière, je me suis en effet retirée sans mot dire, quoique riant sous cape, ce qui n'aurait pas manqué de lui déplaire (car il arrive que les chats soient

quelquefois dépourvus d'humour). En fait, derrière son feuillage, il m'avait furieusement rappelé le personnage de Legrandin qui, dans une même œillade acrobatique, fait savoir au père du narrateur de la *Recherche* qu'il l'a bien reconnu, mais qu'il n'est pas, hélas, en mesure de le saluer.

Ce matin, descendant l'escalier de la chambre, comme chaque jour, j'admire la prestance de Petit-Gris alors qu'il fonce à toute allure devant moi (il met son point d'honneur à arriver le premier à la cuisine), me découvrant ses jolies fesses abondamment fourrées et sa queue en panache. Je souris en savourant cette charmante scène. Et je me souviens de cette délicieuse expression « *dès potron-minet* » qui m'a toujours amusée, et davantage encore depuis que je sais qu'elle signifie « *dès que l'on voit le cul du chat* », le chat étant censé être un animal très matinal.

« *Potron-minet, potron-minet!* » ai-je envie de lui susurrer, comme un nouveau petit nom dont j'aurais plaisir à l'affubler, au gré de ma fantaisie. Tout à son désir de m'entraîner à la cuisine, il se hâte, plein d'enthousiasme, vers la cérémonie du petit déjeuner que nous célébrons invariablement jour après jour lui et moi. S'il a dormi avec nous toute la nuit, il se faufile pour dévaler les marches le premier. Et s'il est sorti nuitamment, il attend avec patience à la porte de notre chambre pour ensuite se précipiter devant mes pas. Il me devance fièrement dans l'escalier, si bien que quelle que soit l'heure où je me lève, c'est toujours pour moi l'heure du « *potron-minet* », le moment où je vois l'adorable potron de mon chat.

Et je plains ceux qui n'ont pas à contempler, pour leur lever, cette exquise image d'un chat qui court devant soi, bien à l'aise dans sa fourrure angora qui lui fait des culottes bouffantes d'un personnage des *Mille et Une nuits*, dans l'élan et la joie d'une nouvelle matinée qui commence.

*

Il se couche, s'écroule sur le tapis couleur garance. Il est là, terrassé, derrière ma chaise – attention à ne pas la reculer brusquement, à ne pas écraser la tendre bête étendue si près de moi, le bébé phoque au corps fuselé échoué ainsi dans mon dos et qui, languide et résigné, attend mon intervention. Je l'interpelle affectueusement : te voilà tombé, te voilà sans défense aucune ! Et que faire pour t'aider, mon dauphin, mon baleineau ? Il redresse légèrement le museau, laisse filtrer une lumière d'émeraude derrière les fentes noires de ses paupières, s'assure que mes paroles lui sont bien adressées, puis repose sa tête harassée sur le tapis de laine rouge – pas sur les carreaux trop durs et trop froids tout de même ! Il étire son corps dodu, montre son ventre pâle, croise ses pattes de devant bien haut sur sa poitrine, oui, comme un grand malade, un pèlerin épuisé, un pauvre suppliant. Vois comme je suis à ta merci, comme je suis sans force aucune. Je suis le démuni, le délaissé.

Il ne bouge plus du tout, entièrement livré à la délectation de sentir sur lui mon regard, d'écouter mes paroles qui l'enveloppent et le caressent. Et que faire pour toi, mon Petit-Gris, mon chat revenu d'un monde si grand, mon voyageur de la pluie si fatigué? Que faire pour toi, mon ondin?

Tout simplement ouvrir une de ces boîtes qui contiennent quelque nourriture exquise, tout simplement remplir une petite gamelle. Aie pitié de ton petit chat Nuage qui éprouve une subite gourmandise, là, en plein après-midi, tandis que tu tapes sans cesse sur ton ordinateur. Je ne miaule pas, je ne donne pas de la voix, mais je me couche, je m'effondre, je m'en remets à toi corps et âme, pieds et pattes liés, gisant sur ce tapis, d'une faiblesse si grande soudain, vois ce que je suis devenu.

Il suffit que j'esquisse le mouvement de repousser ma chaise et de quitter mon bureau, et le petit suppliant se redresse, retrouve forme et vivacité de chat. Un roucoulement

joyeux sort de sa gorge, de ses petits pas il compose une danse, il se frotte à mes jambes et je sens l'exquis contact de sa fourrure frôler ma peau. C'était donc ça, mon lamantin, c'était donc ça, tout juste une petite faim ?

Sais-tu que les chats ont trois noms ? C'est T. S. Eliot qui le prétend ! me dit mon amie Anne-Marie qui vit au milieu de cinq chats et connaît sa littérature anglaise sur le bout des doigts (mais je m'étonne d'un nombre de noms finalement si restreint, je pensais pour ma part qu'ils devaient en avoir bien plus). Elle me cite le poème de « *Old Possum's book of practical cats* ». Le troisième nom est secret, s'exclame-t-elle. C'est un nom que vous ne pourrez jamais deviner, un nom qu'aucune recherche humaine ne pourra découvrir, me traduit-elle avec amusement. *But the cat himself knows*, mais le chat lui-même le connaît, ajoute-t-elle, *and will never confess*,

et il ne l'avouera jamais ! Nom connu donc de la seule personne du chat, qui vit et dort en lui, nom à jamais imprononcé.

Comme tout un chacun dans ce monde moderne et sourcilleux, notre chat a des papiers d'identité en règle, un carnet de santé par exemple. Nous recevons tous les ans à la même date une carte provenant de notre vétérinaire qui nous informe que nous devons renouveler les vaccins de *Pondichéry*. Il est bien rare pourtant que nous appelions notre chat par ce nom, peut-être n'est-ce même jamais arrivé. Quand il s'est agi en effet de le nommer pour qu'il puisse sortir dans le monde, ce sont ces belles syllabes sinueuses qui nous sont venues à l'esprit, car nous revenions d'un voyage dans le sud de l'Inde. N'ayant pas encore pensé au nom de ce beau visiteur qui venait juste d'arriver, nous avons décidé que ce nom de ville serait son nom de ville, et nous nous amusons à le voir écrit ou à l'entendre prononcé par l'homme de l'art.

En attendant de lui trouver un nom à sa mesure, j'ai pris l'habitude de l'appeler Petit-Gris, mais Philippe proteste qu'il le juge vraiment trop mièvre et indigne de lui. À tout prendre, il me concéderait Ti-Gris, qui vous a un petit air antillais et flirte avec le tigre. Disons que Petit-Gris serait son nom vernaculaire (mais il en a d'autres dans ce registre, qui changent selon la saison, l'humeur, que sais-je). Et puis quoi ! Les deux chattes chéries de Pierre Loti étaient affublées des piteuses appellations de Mimi et Moumoutte. Marcel Jouhandeau n'a pas cherché plus loin que le puéril Doudou. Une Minette vivait dans la maison de notre bon La Fontaine – dont on dit sans doute à tort qu'il n'aimait pas les chats. Joachim Du Bellay a écrit un long et touchant poème sur son chat très simplement nommé Belaud (Petit Beau ? cela ne me paraît pas vraiment plus inventif). Quant à Céline, il n'a pas fait beaucoup mieux avec Bébert. Et le poète chinois Mei Yao Chen lui-même n'appelait-il pas son chat du bien médiocre nom de Blanc-Blanc ?

Ce sobriquet de Petit-Gris est bien sûr un pis-aller, seulement un surnom simplet qui insiste sur sa couleur et évoque sa fragilité. Je me dis avec étonnement et déception que je chercherai sans doute son nom toute sa vie. Je l'ai au fond du cœur, j'ai l'impression de l'avoir sur le bout de la langue, mais je n'arrive pas à me décider. Rien ne lui rend justice. C'est parce que je rêve pour lui d'un nom trop beau que je ne l'ai finalement pas trouvé. Je n'ai pas pu me résoudre à lui attribuer un quelconque ensemble de syllabes qui ne rendront jamais compte de sa beauté.

Comment nommer mon chat sans lui faire injure, sans le blesser? Sans attenter à la perfection de ses lignes, à la suavité de sa présence, à la persuasion de sa douceur, à l'énigme de son regard? Et comment fixer ce frôleur, ce feu follet qui tremble et s'esquive, ce frisson fait animal? Tout nom donné une fois pour toutes l'enfermerait et le réduirait à une forme définissable, le ramènerait à un être répertorié.

Je connais des quantités de beaux noms que des amis ont choisis pour leurs chats : des Ulysse, des Shiva, des Orphée et des Akhenaton. D'autres en ont préféré de plus canailles et populaires comme Loulou, Gribouille ou Caïd. Et moi, pourquoi n'ai-je pas osé? Non, je n'ai pas pu le nommer. Non, hélas, je n'ai pas découvert le nom secret que mon chat garde tout à part lui : « *his ineffable effable effanineffable deep and incrustable singular Name* ».

Je l'appelle souvent *Nuage*. J'aurais pu aussi l'appeler *Brume*, *Ombre*, ou encore *Harmonie*. J'aurais pu l'appeler *Nuit*. Il est de sa nature *faé* de ne pas être complètement distinct. Sa teneur poétique est dans le flottement, l'encore pas tout à fait né. J'aurais pu l'appeler *Perceval*, pour son ardeur candide, car il me fait souvent penser à cet apprenti chevalier, héroïque et pur. Je lui donne tous ces noms, et d'autres encore, au gré de mes lectures, de mes humeurs. Et puis je dois bien avouer que j'aime bien aussi l'appeler tout simplement

« le chat », car ce mot me ravit. « Chat ! » prononce-t-on comme dans un murmure. On se sent tout heureux d'être caressé par la douce consonne feutrée du début, puis surpris par la longueur de la voyelle ouverte, ce « a » nous laisse toujours un peu en suspens, comme si on s'ébahissait d'énoncer cette belle évidence : la venue du chat.

Enfin, puisqu'il est question ici de nom et de secret, je voudrais terminer par une confidence. Je m'enorgueillis tout à part moi d'une découverte que je fis dans mon âge tendre et qui n'a jamais cessé de me ravir : depuis ce temps, j'ai pour mon prénom quelque fierté, alors que par ailleurs je ne le prise pas beaucoup. En effet, caché entre les lettres qui le composent, comme les lys et les roses assemblées forment les figures des tableaux d'Arcimboldo, se tient ce beau et simple mot de « chat ». Eh oui, j'ai la chance de porter un chat lové dans mon prénom.

« Non moins furtif que l'aube aventurière... »

J. L. Borgès

Il est aussi des nuits d'insomnie où je me glisse hors du lit alors que Philippe continue de dormir. Il est trois heures du matin, quatre peut-être. Je gravis l'escalier de l'étage supérieur pour rejoindre la chambre sous les toits où la lumière de la petite lampe dissipera les inquiétudes et les sombres pensées qui m'assaillent. Je me plonge dans la lecture avec cette ardeur que j'avais enfant quand, ayant dérobé une lampe de poche, au cœur de la nuit je lisais sous l'édredon en cachette, jusqu'à étouffer de chaleur et d'air raréfié. Et la lecture était alors la chose la plus risquée et la plus mystérieuse du monde.

Mais quelquefois, à peine me suis-je étendue dans le lit encore frais, à peine ai-je ouvert le livre à la bonne page, que la porte de la chambre s'entrouvre en silence, et avant même que je n'entende le fin signal – une petite voix si ténue qu'elle semble provenir d'un être immatériel – je reçois sur la poitrine une boule chaude et divinement douce, une masse qui se pelotonne sur moi, ronronne et laboure ma peau de vives griffes sans souci de m'égratigner. Alors, le livre me tombe des mains, car le matou n'entend pas être concurrencé par des histoires de papier. Il s'installe en travers de moi, occupe toute la place. Comme il est de grande taille, j'étouffe un peu, mais je m'adonne à cette bête somptueuse qui assoit avec tendresse et détermination sa présence en glissant sa tête argentée sous mon menton. Il pousse son museau froid où je sens ses canines aiguës contre ma gorge, lèche mon oreille et renifle avec bonheur l'odeur de mes cheveux.

Il allonge ses pattes sur ma figure, les pose sur mes joues, mes lèvres, mes yeux. En dormant, il jouit du corps de sa maîtresse : je suis un

vivant paysage où il se couche, une géante dont il apprécie la douceur, les collines, les creux. Il réalise pleinement le rêve du poète qui aspirait à dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins. Gisant sur le dos, abandonnant son ventre argenté où je caresse une fourrure qui palpète d'aise, il est le Bienheureux, il goûte la félicité parfaite. Il s'enfonce en connaisseur dans cet alanguissement. Je sens contre moi, blotti passionnément, ce corps de lynx et d'elfe tout à la fois, de bête prodigieuse.

Jamais je ne songerais à résister à l'ange gris. Pourtant, je ne peux plus lire, ni d'ailleurs dormir.

Souvent aussi le froid me pénètre – car je n'ai pas eu le temps de remonter la couverture, mais de toute façon le chat ne supporterait pas d'être recouvert, ne serait-ce que d'un quelconque drap – et lorsque finalement la fatigue vient alourdir mes yeux, j'aimerais bien éteindre la lampe qui m'éblouit, mais je ne peux plus faire un mouvement vers elle sans déranger le chat.

Je pense alors : je donne cette nuit à ce chat, à ce rêve, à ce temps qui ne reviendra plus, à cette bête féérique et tendre, qui au creux des ténèbres a eu le désir de me rejoindre, se roule auprès de moi comme un amant pourrait le faire, frotte son museau sur ma bouche pour un vrai baiser. La nuit passe dans la lumière incommode de la lampe, dans la fourrure d'un chat qui s'étire démesurément. Dans l'amitié sans mots d'un être venu de l'ailleurs. Et quand le jour se lève et que mes yeux s'ouvrent alors que je croyais n'avoir pas dormi, c'est pour découvrir que le chat a disparu pour aller saluer le matin.

Dormant ensemble, mon chat et moi, nous sommes au monde en ces instants comme nous le fûmes au fond de l'Arche de Noé, dans le souvenir de cette promiscuité que nous eûmes ensemble, les animaux et nous. Dans la mémoire de ces nuits où nous dormions sur les eaux tandis que la Terre était submergée. Alors sans doute, les bêtes se parlaient-elles dans une langue que les humains comprenaient. Mais c'était pendant le déluge, lorsqu'un temps immobilisé par un incompréhensible décret divin reposait sur nous tous.

Quarante jours, quarante nuits. Hommes et animaux mêlés dans les entrailles du gros bateau. Et que faire d'autre que de plonger dans une heureuse léthargie? J'imagine cette Arche aveugle et ronde, douce, emplie de foin qui craque et sent fort. Attendre dans ce creux quarante jours, quarante nuits, parmi les feulements, les grondements, les couinements, les souffles. Sur les flancs de bois incurvés, la pluie frappe sans relâche. Les vents sifflent, le tonnerre éclate tout autour. Par moments, les éclairs illuminent les interstices, faisant soudainement luire les dents, les griffes, les écailles, les prunelles phosphorescentes. Tout le monde est bien content de se trouver au chaud, à l'intérieur.

Nous étions si serrés les uns contre les autres, il fallait forcément que nous nous entendions. Pas la moindre bestiole écrasée, aucune égratignure, pas de coups de patte, ni de corne, ni de croc. La grande affaire était seulement de dénicher sa place, de se rouler commodément dans le ventre protecteur du bateau. Pas un centimètre n'est resté inoccupé.

D'étranges amitiés se sont nouées. Des lémuriens somnolaient dans la bouche des crocodiles. Les panthères parmi les sabots des zébus. Les gazelles dans les pattes des tigres. Les lièvres sur la tête des loups. Il y a eu des alliances. Les bêtes à sang froid ont demandé refuge auprès des bêtes à sang chaud. Chacun a respecté le Pacte.

J'aurais dormi avec le chat. Confortablement installé sur moi, le museau contre mon oreille, il aurait posé sa patte sur ma joue et m'aurait entraînée dans le délice de son rêve, à fond de cale. Et tous les autres auraient fait comme nous, le renard aussi bien que l'hippopotame, l'orang-outan comme la grue cendrée. Puisqu'il nous fallait simplement attendre la fin du déluge et que c'était la trêve parmi les êtres vivants, nous dormions tous : c'est cela que nous faisons dans l'Arche. Elle dérivait, solitaire, sur un monde devenu désert, sous les nuages amassés qui cachaient le ciel et rendaient le jour semblable à la nuit. Même Noé, sans doute, peinait à garder les

yeux ouverts. Qu'avait-il d'autre à faire en effet ? Peu importait la direction des vents : le patriarche n'avait pas à gouverner le bateau puisque l'Éternel le tenait dans sa main.

Dormir quarante jours, quarante nuits. Plonger dans les ténèbres animales, s'enfouir avec les fourrures, les duvets, les carapaces. Voyager tout au fond de ce vaisseau miraculeux, dans les ténèbres voulues par Dieu lui-même, et se savoir élus, connaître cette grâce. Avant de repeupler la Terre, avant que la colombe ne retrouve les régions exondées, passer ce temps béni sans lumière et sans bruit dans la plus heureuse occupation du monde : le pur engourdissement du repos, l'enchantement du songe.

C'est à cela que je pense quand le chat ouvre ma porte d'une patte décidée, dardant vers moi ses yeux de raisins verts, sautant prestement sur le lit pour m'inviter à partager ce qu'il possède de plus précieux et de plus poétique : l'intimité de son sommeil. Un rayonnement subtil m'effleure, m'illumine.

Dans le moment plein de mystère où il m'approche, je revis la rassurante confusion de l'Arche. Je suis dans la matrice du monde, mêlée à eux, les animaux, mes frères, mes parents. J'ai la nostalgie de ces nuits où j'étais couchée avec eux dans l'obscurité de la coque errante, la nostalgie de leur hibernation emplie de plaintes, de crissements, de soupirs.

Et c'est pourquoi jamais je ne pourrais exclure mon chat de la chambre. L'empêcher de venir dormir avec moi, ce serait renier la mémoire de ce moment d'harmonie, d'accord parfait. Ce serait lui refuser cet accès temporaire au temps que nous avons connu ensemble avec Noé, notre aïeul. Ce serait lui interdire ce petit morceau d'Arche qu'il vient régulièrement chercher dans l'espace clos de ma chambre et dont il me fait ainsi comprendre qu'il a lui aussi gardé le souvenir.

« *Au temps où les bêtes apprivoisées
étaient encore sauvages (...),
le plus sauvage de tous était le Chat.
Il se promenait seul
et tous lieux se valaient pour lui* »

Rudyard Kipling

Bien sûr, le chat est sauvage. Bien sûr, il se promène tout seul, et c'est aussi ce que l'on aime en lui, mais souvent, je me gendarme contre Kipling, car je sais bien que « *tous lieux ne se valent pas* » pour mon chat Nuage, et je me dis que le bon conteur ne connaissait pas les chats si bien que cela.

Et pourtant il est des jours où Petit-Gris m'apparaît très lointain, dans une disposition d'esprit si mystérieuse qu'il ne m'adresse nul signe de reconnaissance d'une quelconque manière que ce soit. Dans ces moments heureusement fort rares, lorsque je lui parle – lui faisant comme à mon habitude les

déclarations les plus enflammées – il ne laisse filtrer de ses paupières qu'un regard en biais qui me traverse sans paraître me voir, me signale seulement que je dois circuler, sortir de son champ de vision. C'est en quelque sorte la scène du laurier-tin qui se répète, mais sans l'excuse d'une éventuelle menace extérieure pour expliquer sa froideur. Immobile, il est là, insondable. Il se retranche, s'esquive, s'abstrait de moi dans un lieu inimaginable où il se retrouve chat dans l'en-soi du chat.

Il y a pour moi une baisse soudaine de la lumière, le ciel bleu se ternit. J'éprouve alors dans toute son étendue cette expérience si cruelle où le regard de qui l'on aime se détourne, semble ne s'être jamais posé sur vous : cette sensation que Barthes appelait le *fading*, une éclipse dans la trame heureuse de l'amour. Vous êtes devenu brusquement un étranger, vous avez seulement rêvé cette intimité, cette réciprocité. Tout cela n'est que pure fiction et ce bel indifférent semble bien vous le signifier. Qui êtes-vous donc pour réclamer quoi que ce soit ? Dépossédés

de la poésie du monde, vous vous sentez sans valeur, plongés dans le vide affreux de la déréliction.

Vous considérez alors votre chat bien-aimé qui affecte de ne plus se souvenir de vous. Et, désolé, vous murmurez à son adresse les mots du bonhomme Kipling, que dans cet instant vous trouvez si profonds et si justes : « *quand la lune se lève et que la nuit vient, il est le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour lui. Alors il s'en va par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, sous les Arbres ou sur les Toits, remuant sa queue, solitaire et sauvage* ».

*« J'ai étudié beaucoup de philosophes
et beaucoup de chats.
La sagesse des chats est infiniment supérieure »*

Taine

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi, si l'on excepte bien sûr l'Égypte ancienne, le chat n'est pas davantage présent dans les diverses mythologies du monde. Et moi qui aime tant l'Asie, je suis étonnée de constater que l'on y fasse si peu cas de cet animal. J'éprouve une contrariété à ne trouver aucune divinité du panthéon indien, pourtant si fourni en figures animales, qui prendrait son apparence (les puristes me disent qu'il en est un, cependant, qui viendrait du Paradis tenter une belle maharani, mais je n'en ai jamais vu de représentation).

À force de lire des livres – les meilleurs comme les pires – sur les ancêtres de Petit-Gris, j'ai

quand même fini par découvrir une très belle histoire qui se raconterait, paraît-il, en pays bouddhiste. Le jour de la mort du Bouddha, les animaux se sont tous présentés aux funérailles pour le pleurer. Ils témoignaient par là leur gratitude à celui qui avait proscrit les sacrifices sanglants et prôné le végétarisme. Toutes les bêtes venaient une dernière fois lui rendre hommage et verser d'abondantes larmes. Toutes, sauf une : dans ce concert de lamentations, il manquait le chat. Que faisait-il donc ? Il vaquait sans doute à ses affaires qui, comme vous le savez, ne peuvent guère attendre.

Cette absence fut remarquée. On l'accusa d'ingratitude et d'égoïsme. Ce serait la raison pour laquelle on voit si peu de chats en Asie – quoique je connaisse un monastère birman où ils vivent en étroite compagnie avec les moines. D'aucuns se prévalent de ce coupable manquement pour le mépriser, voire le rejeter, le détester. Mais d'autres, plus avancés dans la méditation, plus instruits dans les sciences sacrées, se sont penchés sur ce mystère. N'y aurait-il pas une autre manière d'expliquer

que, seul parmi les créatures animées, le chat ne soit pas venu rendre hommage à la dépouille mortelle de Sakyamuni, encourageant ainsi l'opprobre universel ?

On a découvert la vérité profonde de cet acte, qui est tout le contraire de ces commentaires à courte vue. En fait, de tous les êtres, le chat est la créature la plus sage et, oserai-je le dire, la plus bouddhiste. Car lui seul a compris le véritable message du Bouddha. À la disparition de ce dernier, il savait bien, pour l'avoir justement appris des leçons du Maître, que la mort n'est qu'illusion, que tout corps est voué à l'impermanence. Qu'il est bien inutile et même sacrilège de pleurer celui qui s'est libéré des entraves de l'attachement, celui qui mort ou vif restera le Grand Éveillé.

Le chat promu au rang de créature la plus sage après avoir été mis au ban de la hiérarchie des êtres ? Mais oui, cela lui ressemble bien. Depuis toujours il est l'objet de passions extrêmes, on l'adore ou le déteste, il est un dieu ou un démon.

Quand il m'arrive d'évoquer cette plaisante histoire de chat bouddhiste devant mes étudiants japonais, ou coréens, ou thaïlandais, ou vietnamiens, je ne vois briller dans leurs yeux aucune étincelle qui me montrerait qu'elle leur est familière. En fait, je la leur apprend. Mais alors, d'où vient-elle ? Je ne l'ai pas inventée puisque je l'ai lue sous la plume de mon cher Nicolas Bouvier, écrivain qui a intimement connu l'Asie et que je vénère.

En ces beaux jours printaniers de l'année 2004, huitième du règne de Petit-Gris, j'en ai reçu comme une sorte de confirmation. En tout cas un allié précieux est venu à moi sous la forme du film de Kim Ki-Duk, réalisateur coréen : *Printemps, été, automne, hiver... et printemps*. Pour le cas où vous n'auriez pas vu cette œuvre admirable, je voudrais vous y parler du rôle du chat.

Le décor est celui d'un temple bouddhiste au centre d'un lac, à l'aube. Le disciple se réveille et silencieusement rassemble ses affaires. Nous comprenons qu'il quitte le

maître clandestinement, pendant le sommeil de ce dernier. Au moment de partir, il enfourne dans un petit sac de toile la statue du Bouddha devant laquelle ils priaient tous les deux quotidiennement. Nous voyons s'éloigner le fugitif dans une barque avec, dans son dos, dépassant de l'ouverture du sac, la tête impassible du Bouddha dérobé, un lien de tissu resserré autour de son menton.

Quelques images et quelques péripéties plus loin, c'est le maître que nous retrouvons dans la même barque mais en sens inverse : il revient vers le temple. Lui aussi porte un sac de toile dans son dos. Une tête dépasse aussi de l'ouverture, serrée du même ruban. Une tête de chat. Vivant, et de couleur blanche.

Comment comprenez-vous ces séquences? Je vois pour ma part une évidence : le chat vient en lieu et place de la statue volée. Au disciple la représentation inerte, au maître la créature douée de vie qui peut remplacer avantageusement l'image. De là à dire que le chat est un Bouddha vivant...

Un peu plus loin encore dans l'histoire. Le disciple, qu'une passion amoureuse a mené jusqu'au crime, revient vers le maître qu'il a quitté jadis. Son visage exprime un concentré des tourments humains : anxiété, rage, brutalité, regards de meurtre et de créature traquée. Alors, le maître saisit le chat blanc et, trempant la queue de l'animal dans l'encre, lentement, de ce pinceau improvisé, il trace une calligraphie sur le parvis du temple. Un très long sutra, un sermon du Bouddha qui peu à peu recouvre tout l'espace libre. Entre les mains douces et fermes du maître, le chat se laisse faire en se plaignant un peu, juste ce qu'il faut pour défendre sa dignité.

Le disciple passera sa nuit à graver au couteau, sur l'ordre de son maître, les idéogrammes tracés avec la queue du chat. Et c'est ainsi qu'il abandonne au bois du parvis le désordre des passions qui le ronge.

Est-ce là un gigantesque kôan proposé à l'attention du disciple ?

Si c'était cela, il ne faudrait pas le lester d'une signification. Mais je ne résiste pourtant pas au désir de vous livrer tout de même la première interprétation qui me vient à l'esprit : que le sutra est sanctifié par la queue du chat, et que le chat se trouve en cette occasion être un intermédiaire entre la sainteté et la violence.

Je pense souvent que Petit-Gris est bouddhiste. Je crois qu'il ne le sait pas, et c'est encore mieux. Bien sûr, il lui arrive malgré tout, et je le déplore, de ramener dans sa gueule quelque oiseau, mais c'est un fait très rare et je ne le consigne que pour obéir à une scrupuleuse vérité. Dans cette occasion il apparaît lui-même surpris, comme s'il avait brusquement cédé à une part en lui de sauvagerie qu'il ne connaîtrait plus. La plupart du temps, il mène une vie conforme aux principes de la non-violence. Il est d'une exemplaire douceur. Et il passe la plus grande partie de son existence immergé dans la méditation.

Le clapet de la chatière libère d'un coup sec le passage de son corps. Souvent, allant vers l'extérieur, il laisse encore se déployer son épaisse queue dans le salon, comme une traîne indolente qu'il oublierait derrière lui, à la fois majestueuse et désinvolte. C'est un signe, un au revoir, une hésitation qui subsisterait dans le choix qu'il doit faire entre le Dehors et le Dedans. Peut-être nous signifie-t-il ainsi qu'il est encore là, parmi nous, qu'il ne nous a pas tout à fait quittés.

Mais de l'autre côté de la chatière, tout son être plonge dans la nuit, l'odeur des arbres, les frôlements des vies invisibles.

La queue tournoie nonchalamment sous nos regards, comme les volutes d'une fumée qui ne va pas tarder à se dissiper. Et en effet, elle disparaîtra elle aussi, à la suite de ce corps irrésistiblement happé par la nuit, vibrant déjà dans les mystères de l'ombre. Par la fenêtre où l'on peut l'observer alors, on voit maintenant sinuer sous les branches basses le beau panache qui s'allonge et se déploie derrière lui, légèrement relevé vers la pointe, gouvernail sensible sur cette mer exaltante de sensations retrouvées : odeurs, bruissements, ombres fuyantes, toute la vie obscure offerte à notre chat dans le sommeil apparent du petit jardin. Il avance doucement dans les herbes, silencieux parmi le silence, patient dans la patience infinie des arbres, veilleur sous les étoiles, sous la lune, avec derrière lui, frémissante, cette queue touffue d'écureuil argenté, de renard des toundras.

Quelques menus bruits préparatoires annoncent le retour imminent de notre chat dans la maison : de petits chocs précautionneux avec une patte de velours, griffes rentrées,

pour ouvrir le clapet qui ne bascule que sous sa poussée. Puis vient la tête, la moitié du corps, les cuisses et la queue, d'un seul trait; tout ce petit corps agile de félin se projette vers l'intérieur; d'un seul bond, n'abandonnant jamais, pour ce trajet-là, la queue de l'autre côté, dans le Dehors. Le voilà tout entier restitué à la maison, à l'abri protecteur, à la chaleur du foyer.

Sa pelisse angora gonflée par le temps froid ou irisée par la pluie, il saute de la chatière et s'immobilise d'un coup sur le tapis du Maroc couleur garance. Fourrure épanouie, yeux écarquillés, oreilles dressées où frémit le petit toupet de poils qui les prolonge et l'apparente au lynx. Quelquefois un léger cri découvre l'élégant triangle de sa bouche rose bordée de noir. Comme projeté là par une nécessité extérieure, venu d'un Ailleurs mystérieux, se matérialisant soudain devant nous avec un cri de surprise, un émoi paralysé. Lancé, projeté au milieu de la pièce par l'invisible main de quelque esprit nocturne qui se manifesterait par sa médiation, par l'évidence de son absolue beauté.

Le sens est suspendu. Il est alors l'incarnation temporaire de la stupeur. Venu du Dehors, entré dans le Dedans. Passé du Sauvage à l'Humain. Projeté de l'ombre à la lumière, comme à Bali ces danseurs de Barong saturés d'or, ébouriffés de parures étincelantes, qui apparaissent au fond des temples, sous les portiques, pour s'offrir brusquement au regard des fervents en ouvrant des yeux démesurés.

Disparu, apparu. Soudain visible, et lui-même se voyant en train de nous voir. Se voyant étant vu de nous. Dans cet instant d'indécision où il pourrait peut-être encore se volatiliser, se fondre dans la secrète porte entrouverte pour lui entre deux mondes. Immobilisé dans sa large et brillante crinière, dans ses longs poils déployés en majesté comme le sont les costumes des danseurs sacrés, Petit-Gris effectue d'imperceptibles mouvements qui annoncent comme une danse à venir.

Après ce moment d'incertitude, cette stase où il est apparu dans sa magnificence et son

interrogation, il consentira à exécuter, oui, une petite danse autour de mes mollets (le chat sait-il donc combien est douce sa fourrure? Comment a-t-il pu inventer cette caresse où tout son corps est engagé, ce frôlement de toute sa longueur sur mes jambes nues?). Ou bien il se jettera à terre, d'un seul bloc, les yeux fermés, comme échoué d'un naufrage. Il est redevenu un chat qui, tout compte fait, prendrait bien quelque menue friandise pour célébrer la joie des retrouvailles.

Car, pour lui comme pour nous, les humains, le plaisir de l'amitié s'accompagne souvent de celui de la gourmandise. Il ne boit pas de petits verres à notre santé dans le contentement de nous revoir, mais quelques bouchées de pâtée offertes par ma main augmenteront le bonheur qu'il éprouve à être rentré chez lui, à retrouver l'agrément et le confort de nos genoux.

De Tamanrasset au Sahara, j'ai ramené, il y a vingt ans, une couverture pour selle de chameau. Imaginez un marché minuscule, logé entre quatre murs en adobe rouge. Vous êtes conduits à cette place carrée, pas plus grande qu'une cour de maison privée, par des ruelles de terre débouchant sur chacun de ses coins. Et là sont réunis les Harratines offrant leurs légumes cultivés dans le sable, les femmes du sud vendant de petits bijoux poussiéreux, les nomades proposant des épées ciselées, des talismans de cuir et de belles couvertures pour selles de chameau.

J'ai remarqué tout de suite celle-là, frangée de laine rouge, brune et verte, surpiquée de blanc, brodée de dessins sur un fond bleu indigo. Des étoiles blanches, naïves, comme sur un ciel de nuit d'été. Et tout autour, d'autres formes géométriques, rouges, jaunes et vertes, des Croix-du-Sud entremêlées d'arborescences, compliquées de branchages et de motifs colorés, figures abstraites et attirantes comme de très anciens signes astrologiques que je ne parviendrais pas à déchiffrer.

Je l'ai bien sûr ramenée avec moi. Elle est désormais sans emploi, puisque par ma faute, aucun chameau ne s'en revêtira plus. Elle ne s'effrangera pas en voyageant au sein des étés torrides, sur les dunes et les montagnes désolées, dans le frottement incessant du cuir de la bête et des jambes des hommes. Elle est là, dans ma maison. J'en ai coiffé un gros coffre de bois que j'ai poussé sous la fenêtre de la chambre. Les franges de laine ont un peu pâli et c'est tant mieux. Les étoiles blanches dans le

ciel bleu sombre me paraissent toujours un firmament merveilleusement onirique où mon esprit aime à se perdre, et les broderies colorées continuent à proposer leurs dessins touareg que mon imagination fugueuse suit rêveusement.

Petit-Gris aussi aime voyager dans ce ciel saharien. Si l'on excepte notre lit, c'est la couverture pour selle de chameau qu'il affectionne le plus. Il s'étend de tout son long sur ce confortable molleton brodé recouvrant le coffre bombé. Confiant, comme adonné à une vision béatifique, le voilà qui s'endort parmi les étoiles. Son beau corps fourré allongé sur les signes et les symboles compose alors avec eux une autre image tout aussi cosmogonique. Il s'étire avec volupté en travers des astres, écartant gracieusement les pattes comme s'il voulait être peint de profil dans l'élan d'un saut, mimer la dynamique d'une course, sans bouger un instant de sa couche stellaire. Il se prélassé sur les dessins d'une Voie lactée saharienne comme, sur les planisphères

enluminés du Moyen Âge, on s'émerveille de le voir faire à de grands animaux fantastiques dont on accorde le nom aux constellations : l'Ourse, le Taureau, le Chien, les Poissons, le Capricorne. Fixés éternellement dans l'élégance et l'exemplarité d'un geste, interceptés dirait-on, par le pinceau du peintre. À jamais immobilisés dans un mouvement sur le point de se faire, et qui est devenu idéal.

Là, mon chat rêve aux caravanes. Il s'avance en somnambule dans les sables, sous un ciel infini. Un chat sur le dos d'un chameau, bien sûr, c'est improbable. Mais on peut bien imaginer son rêve de chaleur et de lointain, son goût pour le balancement doux de l'animal de bât. Il entend crisser l'erg sous ses pattes, il s'abîme dans la fournaise qui incendie son poil. Il sourit aux djinns des tourbillons de sable. Il claque parfois les dents sur une petite proie délectable qui est venue s'entraver dans la marche des grands quadrupèdes. Il contemple surtout, dans son rêve, cette Croix-du-Sud qui est brodée

sous son corps écrasé de fatigue et s'est fixée dans le ciel indigo. Et le soir, à la halte, tandis que les hommes boiront leur thé au parfum d'herbes fortes, il s'aventurera sur la dune fraîche, traquera la gerboise aux pattes grêles, la souris aux grands yeux. Quels êtres fantastiques ne va-t-il pas rencontrer ! Et jusqu'à celui-ci, le fennec saupoudré d'or, avec qui il pourrait faire un petit concours de féerie. Mais qu'il se garde – ô mon chat, prends soin de toi – qu'il se garde d'aller voir sous les ondulations du sable, d'aller taquiner de sa patte joueuse quelque minuscule excroissance qui signale à peine, allongée sous la surface du désert comme le crocodile dans une eau fangeuse, la vipère des sables prête à frapper.

C'en est fini du cauchemar, va te recoucher, ô mon chat Nuage, sur la couverture saharienne. Là, étendant tes pattes jusqu'à toucher de tes petits coussinets noirs le radiateur qui se trouve – délectation – derrière le coffre, tu reprendras, parmi les signes brodés, ton aspect irréel d'animal

mythologique, et le corps bien au chaud,
la tête dans les étoiles, tu retrouveras ton
rêve des déserts et des Hommes Bleus qui
t'emportent sur leurs placides chameaux.

Un soir, il est revenu de son jardin par la chatière peut-être un peu plus précipitamment que d'habitude. Il n'a pas demandé à manger, nous a seulement jeté un bref regard de côté, s'est enroulé en forme d'ouroboros sur le divan et de toute la soirée n'a voulu participer à la vie de la maison. Un peu étonnée, j'ai respecté cette distance inhabituelle qu'il a mise entre lui et nous. Mais le lendemain, je l'ai retrouvé dans le même état, pelotonné sur lui-même, le nez enfoui sous ses pattes, feignant d'ignorer le monde, ne voulant à aucun prix ouvrir les yeux, et je me suis inquiétée.

Malgré le faible gémissement teinté de reproche qu'il a fait entendre, je l'ai pris sur mes genoux et amicalement contraint à me regarder. J'ai tout de suite vu : une de ses prunelles couleur de feuille de menthe, un de ces globes à la transparence brillante de raisin mûr était fendu sur un côté comme par un coup de rasoir. Il a détourné la tête en clignant des paupières, a voulu quitter mes bras, échapper à ma sollicitude. Mais j'ai vu l'œil blessé, ouvert comme un fruit éclaté. Il ne pourra rien y faire, je l'emmène illico chez le docteur des chats, effarée d'avoir constaté cette blessure qui ne saigne pas, mais entame son œil de manière si cruelle.

Le vétérinaire prend les choses au sérieux. À l'évidence, le coup de griffe d'un matou rival a entaillé très gravement l'iris admirable. Il faut intervenir au plus vite si on ne veut pas perdre cette vivante gemme. Il me faut laisser mon Petit-Gris aux mains de l'homme de l'art, il va être endormi, il sera opéré.

Quand je reviens le chercher, je retrouve mon compagnon fourré bien amoindri : pataud, encore somnolent, il est affublé d'une large collerette en plastique rigide, comme une sorte d'abat-jour qui lui enserme la tête, l'enlaidit de manière un peu grotesque, mais l'empêchera efficacement de porter la patte à son œil blessé pendant sa convalescence. Il darde sur moi un unique œil ouvert, l'autre restant fermé. Sur son visage de givre pâle, une simple balafre noire en marque encore l'existence. La paupière a été suturée. Et pour que les mouvements compulsifs de la prunelle ne viennent pas en déchirer les points, le praticien m'explique qu'il a procédé à une double couture : d'abord la paupière intérieure – la membrane nictitante, me dit-il – puis la paupière extérieure. La membrane nictitante ? Il me faut apprendre avec humilité dans l'instant cette particularité étonnante de mes amis les chats : ils possèdent une paupière intérieure, une membrane intermédiaire, translucide, qui s'étire latéralement sur leur œil avec promptitude avant tout clignement, et qu'ils ont

étrangement en commun avec leurs proies, les oiseaux. Petit-Gris a vécu ainsi à mes côtés, tout naturellement, sans que je le sache, avec ses paupières nictitantes. La tête me tourne un peu de pénétrer comme par effraction dans ce petit mystère corporel de mon ami. Mais mon cœur surtout se serre : paupières extérieures et membrane nictitante, voilà en tout cas ce merveilleux regard doublement verrouillé. Avant l'obturation, le médecin a pris soin de placer au contact de la blessure des substances cicatrisantes et anti-inflammatoires, et maintenant il nous faudra attendre quatre semaines avant qu'il puisse enlever les points. Quatre semaines avec cet œil cousu, avec la collerette rigide, et surtout, pour mon chat si amoureux des arbres et de la libre lumière, quatre semaines sans sortir dans le jardin.

À notre retour à la maison, le premier mouvement de notre petit compagnon, qui a retrouvé sa vitalité pendant le trajet, est de se précipiter vers la chatière que nous avons bien précautionneusement fermée, obturée elle

aussi comme l'œil de notre chat. Cette résistance de l'accès au jardin, cette interdiction incompréhensible emplissent immédiatement Petit-Gris de désarroi. Il miaule faiblement dans notre direction en jetant vers nous la lumière atténuée de son unique œil, et il file aussitôt vers l'étage, pénètre promptement dans notre chambre, et malgré sa collerette importune, se glisse sous notre lit avant que nous n'ayons pu intervenir. Le dessous du lit est assez haut pour accueillir notre chat avec son abat-jour de plastique lui enserrant la tête. Nous nous assurons qu'il ne s'est pas blessé avec cet encombrant objet et le laissons en paix dans cet abri ombreux où il a besoin de cacher sa détresse.

C'est l'été. Il nous faudra vivre ces quatre semaines de beau temps portes et fenêtres closes, et jouer habilement des ouvertures et des fermetures intérieures de la maison pour empêcher notre chat de s'évader, ce qui pourrait lui être évidemment fatal. Bien sûr, nous sommes pleins de précautions. Bien sûr, nous ne relâchons pas notre attention. Au début,

il cherche sans cesse à sortir, il se dirige avec célérité vers la chatière qui résiste à la poussée de sa patte. La confirmation de cette fermeture le plonge à l'évidence dans la dépression. Avec l'empressement qu'il avait mis à s'approcher de la chatière, il repart en sens inverse dans l'escalier et se retire aussitôt sous le lit. Aucune de nos affectueuses objurgations ne lui fera quitter cette retraite. Les jours passent et il en sort de plus en plus rarement, seulement pour prendre un peu de nourriture et quelques caresses – le petit déjeuner restant le moment le plus heureux. Sous le lit, il demeure des heures et des heures, dans la patience infinie des animaux blessés.

Juillet aux belles couleurs, au chaud climat, avec notre chat captif. La prostration de Petit-Gris nous affecte sourdement. Nous nous traînons dans notre maison, tristement inattentifs à nos occupations habituelles. Nous déjeunons et dînons dans le jardin en refermant soigneusement les portes de la véranda avec l'impression de le trahir. Il nous semble porter atteinte à la franchise qui est un pacte entre nous trois. Les repas sous le ciel d'été sans lui, alors qu'il est dans la pénombre du dessous de notre lit, sont frappés d'atonie. Nous ne profitons guère des beaux jours volés à notre chat : nous avons l'habitude de partager ce plaisir avec

lui et il les aime tant qu'il leur apporte un enchantement. Pour tout dire, nous avons parfois envie de nous glisser nous aussi sous le lit et d'attendre avec lui, dans ce refuge obscur, l'heure de la délivrance.

Mais j'ai brusquement une idée lumineuse, dont je pense qu'elle nous sauvera de la neurasthénie qui est en train de nous gagner tous les trois : je vais acheter un harnais. Je sais qu'il en existe pour chat, j'ai même entendu dire que certains maîtres se promènent dans les parcs urbains avec leurs chats en laisse – chose qui en temps ordinaire me paraît une fiction hautement improbable. Aussitôt pensé aussitôt fait. Dans une animalerie, je me procure un harnais de toile tressée dont les tons gris, bleus et verts s'assortiront joliment à la fourrure et à l'œil de Petit-Gris et qui me permettra de l'emmener dans le jardin pour qu'il puisse jouir de ce mois de juillet magnifique, sans pour autant risquer sa vie. Je me prends à imaginer qu'ainsi il pourra se coucher dans les endroits feuillus qu'il

affectionne, qu'il profitera de la belle saison auprès de nous tandis que nous nous livrerons à nos lectures et nos écrits dans notre jardinet. Certes, il sera attaché, mais c'est pour si peu de temps, et cette sortie à l'air libre lui fera sans doute tellement plaisir!

Enjoindre Petit-Gris à quitter le dessous du lit, puis l'affubler de ces sangles barbares me demandera d'importantes ressources de diplomatie et de patience. Enfin, après de longs atermoiements et d'amicaux petits combats, le voici harnaché. Ma main enserrant fermement la laisse qui par ailleurs s'enroule autour de mon poignet, je fais un premier essai dans la maison. Las! Il se jette à terre pour tenter de se défaire de ces insupportables attaches. Je lui parle doucement, je l'invite à se déplacer dans la pièce. Avec un peu d'accoutumance, il fait quelques pas furtifs, le dos abaissé, le ventre collé au parquet, la tête devenue presque ophidienne, étirée vers l'avant, comme s'il avançait vers un redoutable danger. Son obsession est de

rejoindre l'escalier, la chambre, le dessous du lit. J'ai bien sûr refermé les portes, barré les passages afin qu'il s'habitue à l'attache que je lui impose. Peu à peu il se calme, mais il continue à marcher comme s'il avait à se frayer un chemin difficile dans de hautes herbes où il aurait à craindre d'invisibles menaces. Je ne cesse de lui parler, d'essayer de l'apaiser, de lui faire comprendre que malgré les apparences, nous sommes toujours de vrais amis, lui et moi, et que je ne lui veux que du bien. Parfois, je dissimule mal un rire nerveux : la collerette qui racle le sol, le harnais insolite, la démarche sinueuse de félin aux aguets, et moi en dresseuse de fauve minuscule, tout me paraît bien saugrenu.

Avec appréhension, j'ouvre la porte de la véranda et lui permets de respirer l'air du dehors, sur le seuil. Il est immobile, les narines palpitantes. Et puis soudain il s'élançe pour atteindre le sommet du mur de séparation des jardins. Je m'étais préparée au fulgurant départ et je tiens fermement la laisse, mais bien naïvement, je n'avais pas

pensé que ses premiers pas seraient un saut. La bride le retient brutalement et il retombe en arrière, heureusement sur ses pattes, comme sait le faire un chat. Il se retourne un instant vers moi, désespéré, et puis médite un nouveau bond, qu'il réussit cette fois, sur la table de fer. Je m'efforce d'accompagner ses mouvements en les anticipant, il passe maintenant de chaise en chaise, et à nouveau je le sens préparer son essor vers le mur de séparation qui est à l'évidence pour lui le chemin de la liberté. Je peux alors prévenir ce nouvel essai en tenant la laisse très courte, ce qui l'empêche de réaliser son projet.

Je l'avoue, je n'avais pas prévu qu'il ne resterait pas à terre. Je pensais qu'il marcherait à côté de moi comme font les chiens avec leurs maîtres! Je rêvais qu'il s'installe bien tranquille à l'ombre du figuier comme un âne au piquet. Mais il ne cesse de sauter et de sentir son élan brisé à cause du cordon qui le retient. Je redoute qu'il ne se blesse, je me sens dépassée par son extrême agitation, et pleine de culpabilité.

Peut-on promener un oiseau en laisse ? C'est l'effet qu'il me fait en ne restant pas une minute en place. Je voudrais le rattraper, le ramener dans la maison, mettre fin à cette expérience lamentable dont je vois clairement l'absurdité. Peu à peu je parviens à raccourcir la bride, à me rapprocher de lui, à l'apaiser en lui murmurant des mots rassurants. Il s'est immobilisé. Nous restons un instant ainsi l'un à côté de l'autre, sans bouger, à contempler le jardin désiré. Et brusquement, avec une détermination et une force foudroyantes, il bondit comme une flèche vers le fond du jardin, arrachant de mes mains la lanière que je croyais pourtant bien arrimée à mon poignet. Dans sa course éperdue, il emporte sa collerette et son harnais, insoucieux du sillage créé derrière lui par le long serpent de la laisse inutile.

En une minute il a disparu, m'abandonnant dans un état de consternation proche du désespoir.

*« Dans un incendie, entre un Rembrandt
et un chat, je sauverais le chat »*

Alberto Giacometti

Il s'est enfui, mon ange gris. Il a saisi le moment où mon attention s'est relâchée. Il a plongé dans les fourrés, franchi les murs de pierre, en un instant il s'est volatilisé.

Je ne sais comment je me suis retrouvée moi-même si promptement en équilibre sur le mur de notre jardin. Je n'en avais jamais tenté l'ascension auparavant, mais j'ai dû dans cette occasion me transformer en chat et acquérir sa souplesse et sa vélocité. Une force insoupçonnée m'a poussée vers la hauteur. Je n'ai qu'une idée : rattraper mon ami coûte que coûte, car cette laisse, ce harnais et cette collerette le mettent triplement en danger.

Me passent dans la tête des visions de chat pendu, étranglé par cet odieux appareillage. Je ne me le pardonnerai jamais. Cela ne sera pas.

Debout sur le mur où Petit-Gris a coulé tant de jours et de nuits heureux, je découvre en cet instant le panorama qui lui est coutumier. Jouxant notre jardin, un autre jardin de même dimension, un peu moins ensauvagé. Et encore un autre contigu, au fond duquel subsiste un vieux corps de bâtiment en ruine, dont nous n'apercevons habituellement que le toit semi-effondré. Mon cœur bat à se rompre : là doivent se trouver quantité de cachettes abritant la vie secrète des petits félins du quartier, et aussi celle de notre chat. Mais je ne vois nulle part mon fugitif.

Philippe use de tous les arguments pour me ramener à la raison, m'assurant que nous n'avons plus, hélas, qu'à attendre le retour de notre compagnon, qu'il reviendra forcément de lui-même, qu'il est impossible

de le rechercher à travers les jardins privés, entourés de si hautes murailles et de végétation si dense. Mais je reste sourde à toute parole raisonnable, car il me semble ressentir au fond de moi la frayeur de mon chat encombré de cette funeste collerette, de ce maudit harnais. Non, il ne reviendra pas, il essaiera désespérément de se débarrasser de ces liens en fuyant toujours plus loin pour tenter de les semer derrière lui. Ou bien il cherchera un coin de ténèbres pour attendre indéfiniment que ces fâcheuses entraves se détachent de lui comme par magie. Je sais que je ne redescendrai pas de ce mur avant d'avoir trouvé un indice me conduisant à Petit-Gris.

Voilà qu'au fond du troisième jardin où se dressent de hautes demeures semblables à la nôtre – elles clôturent elles aussi le pâté de maisons en faisant un angle droit avec notre rue – j'aperçois un homme et une femme aux cheveux blancs, accoudés à leur fenêtre du premier étage et qui me considèrent avec curiosité. C'est évidemment un spectacle

incongru pour eux que de découvrir une voisine juchée sur ce mur de deux mètres de haut, sans doute hagarde, peut-être salie et râpée par les obstacles qu'elle n'a pas eu conscience de franchir.

Vous n'avez pas vu un chat avec une collette et une laisse ? Un beau chat norvégien gris très pâle ? Il est blessé, il s'est échappé ! S'il vous plaît, est-ce que vous l'avez vu passer ? J'ai crié vers eux de toutes mes forces et comme dans une séquence de cinéma muet, les bras des deux vieillards se sont tendus dans la même direction et leurs doigts ont désigné la bâtisse en ruine, inaccessible de notre jardin. Et puis j'ai entendu leurs voix. Oui, il y a un chat sur le toit à moitié éboulé, oui, il est là-haut sur les tuiles, près de la cheminée de pierre, il ne bouge pas.

En quelques minutes, j'ai filé dans la rue, sonné à leur porte, pénétré dans leur maison en bredouillant sans cesse des excuses et des remerciements, gravi l'escalier de leur étage comme ils m'ont obligeamment invitée à le

faire afin que je puisse identifier par moi-même, de leur fenêtre, l'animal qu'ils ont aperçu, réfugié sur la toiture voisine. Il est bien là, mon Nuage fait chat, en équilibre sur l'architecture croulante, pelotonné sur lui-même, le museau abaissé sur sa poitrine, la collerette de plastique autour de sa tête triste, la longue laisse reposant sur les tuiles devant lui.

Personne n'a pu me retenir. Ni le vieux couple abasourdi de ma vélocité, ni Philippe qui me suivait pourtant de près. J'ai bondi dans le petit jardin, escaladé les ruines de cette bâtisse abandonnée, me suis hissée au bord du toit dangereusement effondré. Il est là. Son œil me voit, me scrute avec méfiance. Je lui parle sans cesse, je ne bouge plus. Il me reconnaît, mais ne veut en aucune façon s'approcher de moi. Entre nous, il y a ces trous béants, les tuiles cassées. J'ai bien compris que je ne pourrai pas l'atteindre et qu'il ne viendra pas de lui-même, transi de peur et de reproche. Je suis debout sur des pierres saillantes, à mi-corps au bord de la

charpente endommagée. Je ne fais plus rien, sauf lui parler et le fixer des yeux comme pour l'envoûter. Je suis sûre que tant que je le tiendrai sous l'autorité de mon regard, il ne s'enfuira pas. Il se plaint faiblement, se pelotonne encore davantage sur lui-même, détourne un instant son œil, comme si mon insistance le gênait, puis l'ouvre à nouveau vers moi. Dans ce même moment, je m'aperçois qu'avec un peu d'adresse, je pourrais m'emparer du bout de la laisse qui gît non loin de moi. C'est avec une infinie circonspection que j'avance peu à peu la main vers elle. C'est mon unique chance de le rattraper. Quel désespoir si ce geste de ma part le faisait brusquement s'enfuir, à nouveau disparaître ! Mais non. J'ai saisi prestement la laisse avant qu'il ne détale, je suis désormais reliée à lui par cette amarre, sur ce toit dangereusement troué, en équilibre sur les crêtes de ces murs ruinés.

Ce n'est qu'à ce moment que j'entends les objurgations angoissées, qui n'avaient sans doute pas cessé d'accompagner mes

faits et gestes, de Philippe et du couple de vieillards. Mais je suis dorénavant tranquille. Je ne quitterai pas ces hauteurs sans mon chat Nuage. Je tiens la laisse, j'attendrai là le temps qu'il faudra.

— Non, Monsieur, non, nous sommes désolés, nous n'intervenons plus pour les chats, ont dit les pompiers à Philippe lorsqu'il les a appelés.

— Mais c'est que sur le toit, a rétorqué Philippe (qui savait bien que je ne redescendrais pas sans Petit-Gris), il n'y a pas seulement mon chat, voyez-vous, il y a ma femme aussi !

En équilibre sur un pan de mur délabré, sachant que le renfort viendrait désormais, le temps n'a pas compté en effet. Comme dans un songe, j'ai vu surgir les pompiers avec leurs échelles, je n'ai pas lâché la laisse avant qu'ils aient cueilli mon chat terrorisé. Assurée qu'il était bien placé dans la cage qui l'empêcherait de fuir à nouveau, j'ai accepté leur aide. Comme dans un

songe, j'ai entendu les exclamations, les conversations autour de moi et j'ai remercié mille fois. Comme dans un songe, je suis revenue lentement à la maison entourée des bras de Philippe avec mon chat sauvé des toits.

Bien sûr, il n'a plus été question d'offrir la moindre promenade à notre chat. Les quatre semaines d'enfermement se sont interminablement étirées. Tous ces jours en attente de guérison, il les a passés dans la chambre, la plupart du temps sous le lit, préférant ajouter un enfermement à un autre. Il n'est plus descendu dans la cuisine qu'avec réticence pour ses petits repas qu'il se dépêchait de prendre pour repartir rapidement, frrrrrt! vers l'étage. La nuit seulement, il quittait sa cachette pour dormir avec nous sur nos pieds, encombré de sa collerette.

Est venu le moment de la délivrance. Dans un premier temps, ce sont les points de suture enlevés, et la cérémonie de l'ouverture de l'œil. L'émouvant regard est restauré, la splendide symétrie des yeux verts étirés à l'asiatique, tout est intact. Je retrouve enfin la beauté nue de notre chat, son magique visage n'est plus enlaidi par la couture de l'œil, par la collerette de plastique. Il me semble que je ressens son soulagement. Maintenant débarrassé de cette longue contrainte, il est à nouveau magnifique, un roi des elfes, un Obéron. Encore un ou deux jours dans la maison, a dit le vétérinaire. Mais déjà, il peut librement faire sa toilette, circuler avec aisance partout, sans se soucier de cet horrible entonnoir qui lui maintenait grotesquement la tête et le gênait, s'accrochait aux meubles dans le moindre de ses pas.

Il passe les derniers jours d'enfermement de la même manière que les quatre semaines précédentes : sous le lit, le plus loin possible de la chatière. Le rez-de-chaussée lui est devenu un lieu inquiétant. Puisqu'il ne lui

est plus permis d'aller dehors, il a mis la plus grande distance entre lui et son plus cher désir, comme s'il avait pris la décision d'une claustration monastique, comme si c'était le seul moyen de supporter la privation.

Le jour prévu de la sortie, nous nous faisons une fête de lui offrir enfin la liberté tant désirée. C'est le matin, nous l'incitons à quitter le dessous du lit, la chambre, il s'exécute avec réticence, nous l'accompagnons dans le salon, pleins d'excitation et de joie, et nous lui ouvrons largement les portes du jardin. Il fixe la grande échappée sur les arbres, il voit les taches de lumière du chaud soleil, il entend les feuilles froissées par le vent et le pépiement des oiseaux. Son regard est terrorisé. Il reste un bref instant stupéfait et fait rapidement volte-face, remonte à toute vitesse les marches pour aller se cacher dans la pénombre du dessous de notre lit.

Philippe et moi sommes bien penauds. Qu'arrive-t-il à notre chat? Avec la plus grande douceur, nous allons aussitôt le

rechercher. Je le prends dans mes bras, nous descendons lentement l'escalier avec lui. Son petit corps est tendu, il tremble et tourne en tous sens la tête avec inquiétude. Je le porte dans le jardin, le garde un peu contre moi pour lui faire prendre confiance, lui montrer ce monde qui s'offre à nouveau à lui. Nous sommes tous les trois dans la lumière de l'été, je pose Petit-Gris à nos pieds... Et il s'enfuit derechef avec la plus grande célérité se réfugier à l'étage, sous le lit!

Dorénavant, les portes seront ouvertes toute la journée, nous allons et nous venons, feignant de ne pas prêter attention à lui. Il reste là-haut, il ne veut rien voir ni entendre. Pendant quatre semaines, le plaisir suprême du jardin lui a été retiré. Il a intégré cet interdit de la manière la plus douloureuse : il a désormais une peur panique de ce qu'il a tant aimé. Nous prenons nos repas sous les arbres, nous plaçons son écuelle près du figuier pour qu'il vienne nous y rejoindre. Rien n'y fait. Petit-Gris est devenu incapable de s'approcher de lui-même jusqu'à la cuisine :

il contemple son dîner posé à terre avec des yeux de désir, mais un mur invisible le sépare de lui. Impossible de franchir cette extraordinaire barrière qu'il s'est imposée, qui l'empêche de faire un pas, l'oblige même à détalier de panique à chaque mouvement ou menu bruit venu de l'extérieur.

Rien ne semble pouvoir le faire sortir de son enchantement néfaste. Il est prisonnier d'un sort : un effroi absolu l'habite, il ne peut plus mettre une patte dans un monde devenu hostile. Tout à la joie de lui rendre son cher jardin, nous n'avions pas imaginé cela. Il y a dans cette clôture intérieure quelque chose d'infiniment dérangeant qui nous désole et nous questionne. Nous sommes malheureux et troublés. C'est donc ainsi que font les bêtes quand on les enferme? Mais n'est-ce pas ainsi que nous sommes, nous aussi peut-être, subissant les traumatismes? Si nous ne pouvons lutter contre eux, nous cherchons alors à les faire nôtres, à vivre en bonne intelligence avec eux, à constituer un chez-nous dans la douleur, quitte à tourner le

dos à la liberté quand l'espoir en est perdu? Il y a dans cette attitude de Petit-Gris l'histoire d'un cheminement intime si complexe et si triste, la preuve d'une si grande détresse, un arrangement avec l'invivable, qui nous émeut profondément.

Et ce sera ainsi trois jours et trois nuits. La mélancolie que nous ressentions quand il était malade nous gagne encore davantage maintenant que la liberté lui est rendue, mais qu'il ne peut en faire usage. Et puis un matin très tôt, dans l'aube à peine naissante, j'ai entendu le clapet de la chatière. Je me suis représentée la patte timide qui poussait la petite vitre, le museau inquiet aspirant les dernières odeurs de la nuit, le corps passant lentement au travers du mur invisible, doucement et sûrement, la queue encore un peu hésitante, esquissant un léger signe, et le basculement heureux, les retrouvailles indicibles, l'appel du Dehors enfin accepté.

Notre chat a réapparu dans la matinée, l'air modeste et pourtant royal, la fourrure

en majesté, cheminant vers nous avec sa démarche de sultan d'Angora, sa distinction de Seigneur d'Ankara. Il a humé délicatement les feuillages, a caressé de sa queue-panache les sauges et les menthes, a gratté la terre ici et là, s'est roulé dans les herbes avec félicité. Il a retrouvé le jardin, le monde. Le mur invisible une fois franchi s'est évaporé comme s'il n'avait jamais existé. Il a été rendu à lui-même, sortant, entrant comme il l'avait toujours fait, comme si de rien n'était. Il a repris toutes ses habitudes, le monde à nouveau s'est trouvé dans un ordre parfait. Et avec lui, nous nous sommes sentis délivrés d'un mauvais charme.

« *Tu passes, et je pense apercevoir sous la lune équivoque une panthère* », confie Borgès en contemplant son chat. Et l'on cite à l'envi les mots de Victor Hugo, à moins que ce soit de Joseph Méry, ou encore d'Alexandre Vialatte : « *Dieu a fait le chat pour que l'homme puisse caresser le tigre* » (d'autres versions disent « *le lion* »). Les amoureux des chats ont tous vu un jour dans leur compagnon familier se dessiner l'ombre de sa prestigieuse parentèle. La panthère, le tigre, le lion, je souscris bien sûr à cela. Mais je voudrais révéler aussi d'autres évocations qui traversent mon esprit et se présentent parfois à moi avec une curieuse évidence.

Bien qu'il soit chat entre les chats et d'une splendeur féline vraiment unique, j'ai l'habitude en effet de comparer Petit-Gris à quantité d'autres animaux. En fait, ce ne sont pas à proprement parler des comparaisons. C'est plutôt une affinité qui m'apparaît brusquement, et qui, à mon sens, vient encore enrichir sa beauté. J'aime entrevoir en lui fugacement la trace imprévue d'autres êtres qui me regarderaient à travers lui, par ses yeux.

Si j'ai tendance à l'appeler « petit dauphin », « lamantin » ou même « baleineau » quand il fait son balourd, le corps abandonné de tout son long sur le tapis comme sur une grève, c'est bien parce qu'il présente à cet instant une forme ronde et fuselée qui le rapproche de quelque petit cétacé que j'ai parfois vu échoué sur nos rivages. Mais je lui donne aussi volontiers du « hibou », quand, pour nous plaire, il « *gonfle son corps de dahlia blanc* » comme la chouette de Saint-John-Perse. Je lui trouve alors l'aspect lunaire d'un grand-duc ou d'un harfang des neiges. H. D. Thoreau le savait bien, lui aussi, qui qualifiait le hibou de

« frère ailé du chat » ! Petit-Gris en a les grands yeux hallucinés et l'ample robe bouffante. Mon chat est un hibou, il me donne le plaisir de serrer dans mes bras l'oiseau des contes de l'enfance. Et souvent je scrute son dos pour tenter d'y découvrir les ailes qu'il m'aurait cachées, et qui peut-être à la nuit tombée vont silencieusement le transporter à la cime des arbres de notre jardin. Il n'est pas difficile de lui prêter ce pouvoir de métamorphose. J'imagine fort bien la joie de son envol, lui qui raffole à la fois de la nuit et des imprenables surplombs.

L'été, j'écris dans le jardin et régulièrement mon chat s'allonge auprès de moi dans l'herbe. Si je m'approche, il se lève et va trotter vers le fond, sachant que je le suis de près. Il y a là, dans un coin secret, une douce cuvette de terre et de petits graviers où il se plaît à se coucher. Il s'y roule devant moi, s'y trémousse voluptueusement comme une belle chenille velue se pliant et se dépliant. C'est un plaisir qu'il aime prendre, et qui est plus vif si je l'admire. Son élégant corps fourré

se tord avec souplesse dans ce creux qui lui gratte agréablement le dos. Le ravissement de Petit-Gris est à son comble, c'est comme s'il nageait dans la terre. J'ai souvent vu dans les champs se rouler ainsi les chevaux, sous les arbres se vautrer les chiens, dans une mince flaque s'ébrouer les merles. Sous mes yeux, mon chat a changé de figure, il est devenu chacun de ces animaux qui expriment ainsi leur bonheur d'être en vie; de même que les enfants font des cabrioles et jouent en offrant au soleil et à qui les admire un peu de leur joie.

Mais Petit-Gris ne se contente pas d'être chenille, cheval ou hibou. L'hiver venu, dans son opulente fourrure, le voici transformé en renard argenté des régions boréales. Les teintes claires de son habit et la délicatesse de ses traits comme tracés au pinceau le métamorphosent en animal des steppes et des toundras. De ses flancs givrés s'élèvent des rêves de nuit de Noël en Russie. Je l'appelle alors « mon renard pâle » (que les Dogons me pardonnent!), et il nous charme de son minois de farfadet des glaces,

il semble être issu de quelque palais gelé aux murs miroitants, appartenir à la suite privée de la Reine des Neiges.

Ou encore, sous le grésil phosphorescent de son poil, j’entrevois le félin le plus mystérieux de la terre, celui pour lequel Peter Matthiessen réalisa une longue et difficile expédition sur les hauteurs du Toit du Monde, là-haut dans les Himalayas, afin de seulement tenter de le voir. Alors, il est au comble de sa magnificence, et je n’ai pas peur de le qualifier de « léopard des neiges », sûre que le naturaliste-voyageur lui-même ne me démentirait pas.

Tout ceci n’est pas du goût de ma jeune voisine, qui me rabroue courtoisement et me fait la leçon quand je lui conte naïvement mes trouvailles. Mais non, pas du tout, me dit-elle, pourquoi donc toujours le rapprocher d’un autre animal, n’est-il pas suffisamment beau par lui-même ? La voilà qui craint une insuffisance d’amour de ma part. Je m’aperçois qu’elle se révolte à l’idée que peut-être, je sois incapable de voir la

juste et intrinsèque somptuosité de mon ami. Dans son esprit, c'est faire injure, sans doute, à la qualité unique et à la personnalité de mon chat. Il ne s'agirait pas que je donne à cette merveille féline des dénominations abusives et erronées. Elle est de ces individus qui appellent un chat un chat.

Pour moi, outre le fait qu'il est mon cher compagnon fourré, il est un concentré, un émouvant précipité de l'animalité. Car je ne me contente pas de lui trouver des affinités avec ces diverses créatures, il faut encore que j'avoue autre chose : où que j'aille dans le monde, dans toutes les bêtes que je rencontre, c'est lui que je finis toujours par reconnaître. Qu'elles soient petites ou énormes, qu'elles lui soient proches ou très éloignées, voire ennemies jurées. Les présences les plus insolites me le rappellent : une vache de l'Aubrac tourne vers moi sa lourde tête ruminante et à travers ses grands yeux bruns, ce sont les yeux verts de Petit-Gris qui me regardent. Les chiens rencontrés en Asie, roulés en boule devant les échoppes des

hommes à qui ils demandent en vain l'asile, suscitent en moi le souvenir de sa mélancolie. L'éléphant du temple de Maduraï me paraît porter dans sa physionomie quelque chose de sa tendresse. Tous les beaux yeux jaunes des agneaux que l'on va sacrifier au dieu Bhairav, dans la vallée de Kathmandou, cachent en eux les prunelles anxieuses de mon chat. Cet oiseau même qui me surveille en picorant de biais les miettes de pain que je lui abandonne m'évoque brusquement son regard inquiet.

Le regard. Oui, j'ai finalement compris que c'est par le regard qu'ils se ressemblent, et aussi qu'ils nous ressemblent, tous ces animaux qui me ramènent toujours à lui. Avec nous, ils regardent le monde avec intensité, avec patience. Ils nous adressent la douce lumière d'une pensée naïve ou ardente, le reflet d'une interrogation qu'ils posent sur l'univers et sur nous. Et de cette attente, de cette méditation muette, de ce songe ouvert des bêtes, nous ne savons, hélas, presque rien.

*« L'animal nous regarde
et nous sommes nus devant lui.
Et penser commence peut-être par là »*

Jacques Derrida

Ce que j'espère peut-être inconsciemment de mon chat, c'est qu'un jour s'écoule de lui une parole qui serait pour moi une révélation. Qu'il me fasse bénéficier de sa connaissance intime de la nature. Qu'il me livre rien moins que la clef de l'énigme. De toutes les énigmes : qu'il soit lui, que je sois moi, que nous soyons ici et maintenant, tous les deux, voués à la mort et à la décomposition, comme tout être vivant emporté dans le flux insensé du temps.

C'est aussi ce que je me surprends à épier quand je découvre fortuitement quelques animaux rassemblés comme en conciliabule. Ce serait peut-être une conversation qu'ils

auraient entre eux, que je pourrais écouter incidemment, et qui me mettrait sur la voie. Chaque animal – et mon chat bien sûr plus que tout autre – devient à cet instant-là, un sujet supposé savoir.

Le charme puissant que je goûte en leur compagnie, et surtout en la compagnie de mon chat, tient ainsi au fait que cet être qui se trouve auprès de moi – qui vit, sent et respire, qui souffre d'à peu près les mêmes choses qui m'affectent – pourrait un jour me dire quelque chose qu'il tait. L'aimer, ce serait donc aussi l'interroger avec patience, continûment. Chercher à libérer une parole, à retrouver le lien perdu avec un savoir dans lequel il est immergé, mais qu'il m'est défendu d'approcher. Et je me plais à penser qu'à force d'amour et d'intimité, un jour viendra, oui, enfin, où il finira par me dire le fin mot de l'histoire.

Un jour il y a eu la neige. Chez nous, elle ne s'invite pas souvent : tous les six ou sept ans peut-être. Et elle ne reste pas. Elle saupoudre nos toits, nos pelouses, nos arbres et puis s'en va sans bruit, à pas de chat, s'esquive en quelques heures. Un matin de février, sur notre jardin, elle est là, dans sa souveraineté. Brusquement, la clarté ne vient pas seulement du ciel, mais aussi de la terre. L'univers resplendit de son scintillement. Petit-Gris ne la connaissait pas, il me semble.

Le voici qui s'avance dans le jardin à pattes prudentes. Qu'il considère cette blancheur avec une certaine circonspection ne doit pas

nous surprendre. Les animaux savent bien – encore une connaissance qu'ils portent en eux – qu'il est dangereux de marcher sur la neige. Elle peut receler d'invisibles pièges et surtout, l'on s'y trouve redoutablement offert à la vue de tous. Petit-Gris contourne la mince couche étincelante, met ses pieds de velours dans les endroits où l'on aperçoit l'herbe et les feuilles tombées de l'automne, ainsi que les premières pousses des jacinthes qui se sont trompées de saison. Il chemine ainsi jusqu'au fond du jardin, en prenant soin de marcher sur la terre bien dégagée.

Mais il ne serait pas chat s'il ne cédait toutefois à une irrésistible curiosité. Son petit tour accompli, il s'approche maintenant de l'ourlet moelleux de l'insolite nappe. Il en hume longuement les abords, lève la tête en faisant palpiter ses vibrisses, tâte le vent comme un marin qui voudrait prendre la mer.

Et puis, vaillamment, il se décide : l'une après l'autre, il pose ses pattes sur l'étendue

immaculée, s'avance à pas comptés, comme soucieux de quelque gouffre qui pourrait s'ouvrir sous lui. Fourrure d'argent sur neige fourrée. Le visage grave, les grands yeux vigilants, occupé tout entier par sa traversée blanche, magnifiquement lent, petit vaisseau de poils chauds sur la candeur glacée.

Le voici rendu à sa vérité de léopard des neiges, de lion polaire. Fondu à son élément originel qu'il parcourt maintenant sans hésiter. En accord avec lui et comme nous révélant en pleine lumière son corps glorieux. Il me démontre ce que nous savions déjà : que dans une autre vie, il a vécu au pays de la neige.

La journée est pure et très claire, le ciel d'un bleu profond où les branches dépouillées se découpent avec une grâce d'enluminure. J'ai toujours rêvé sur une image : celle de février enneigé peinte par les frères Limbourg pour les *Très Riches Heures du Duc de Berry*. Depuis cinq siècles, au bas de la page, un chat gris pâle et une dame en bleu se réchauffent ensemble

devant un feu. Depuis cinq siècles, dans cet univers blanc, ils se regardent tendrement, comme saisis par un charme.

Aujourd'hui, le chat gris pâle a quitté la peinture médiévale pour s'aventurer au-dehors, sur la neige de notre jardin. Il foule de ses pas menus l'image du mois de février. Du fond de l'enluminure, il s'avance. Oui, miraculeusement, il vient vers moi.

« *Un chat passant parmi les livres...* »

Guillaume Apollinaire

J'ai fait l'erreur de partir en voyage avec mon chat. Où avais-je donc la tête d'entreprendre une telle folie? Aussitôt arrivée dans la maison inconnue prêtée par des amis, j'ai bien vu que Petit-Gris se sentait mal à son aise. Et moi qui ai tant de travail à finir, ici, dans cette retraite, comment aurai-je le temps de m'occuper de lui? Il me faut terminer mon manuscrit, recevoir une foule de personnes que je ne connais pas, je ne vais pas avoir un instant à moi.

Je dérobe cependant quelques minutes à mes tâches urgentes pour aller observer l'installation de Petit-Gris : il s'est retiré sous

une haie de laurier, il est piteusement tapi tout contre la clôture du jardin. L'endroit est peu accueillant, cela fait peine à voir, il s'est mis à ressembler à ces chats errants contraints de coucher dans des recoins lugubres. Au moins cette palissade dans son dos assure-t-elle sa sécurité. Accroupie pour examiner de mon mieux son pitoyable asile, je me reproche amèrement de lui infliger ce lieu si étranger, si inhospitalier. Il est roulé en boule, penaud, semble vouloir se réchauffer comme par un jour d'hiver alors qu'il fait grand soleil et que nous sommes en été. Pourtant, il a la courtoisie de m'adresser un petit clin d'œil : bon, ça ira, je vais dormir ici, cours à tes affaires, je vais tâcher d'oublier cette incommodité. Va, va!

Je me sens terriblement coupable de son inconfort, je m'en afflige et me demande même comment il va survivre ici, il va tellement s'ennuyer! Une idée me traverse, qui m'illumine : je vais lui porter de quoi lire, oui, voilà, c'est cela, quelques livres! Je regagne rapidement l'intérieur de la maison. Que choisir pour lui? Une petite voix immodeste

me conseille de lui apporter ceux dont je suis moi-même l'auteur. Après tout, il ne les a pas lus jusqu'à ce jour, ce serait justement le bon moment pour lui de le faire, dans cette demeure étrangère où il ne se sent pas chez lui. Il serait un peu avec moi, puisqu'il lirait mes mots. Et puis, cela me ferait vraiment plaisir qu'il se mette enfin à la lecture de mes livres.

C'est décidé. Vite, vite, je lui apporte un ouvrage que je dépose sous le buisson où il se cache. Mais suis-je donc stupide! Comment pourrait-il ouvrir le livre? Qu'il sorte ses griffes ou qu'il les rentre, il ne pourra jamais tourner les pages! J'ouvre le volume et le glisse délicatement sous sa tête et ses pattes fourrées. Même s'il n'a pas envie de lire tout de suite, il trouvera la page à son réveil, ces lignes de moi le rassureront, il se sentira moins esseulé.

Il y a encore quelque chose qui ne va pas, mais je ne sais pas bien quoi. Ah! Peut-être me rappellerez-vous qu'un chat n'a que faire d'un livre pour se désennuyer? Qu'il ne sait pas

lire? Ah oui, bien sûr, excusez, ce n'est qu'un rêve que j'ai fait la nuit dernière. Il m'en est surtout resté à mon réveil le soulagement de n'être pas partie en voyage avec mon chat qui déteste tellement qu'on change ses habitudes. Heureusement, cette sottise-là, je ne suis pas prête à la faire.

Il m'en est resté aussi une petite mélancolie : c'est vrai, quel que soit le degré de notre si douce amitié, nous ne partagerons jamais le plaisir des livres. Et encore une question qui me taraude un peu : tout de même, il y a si longtemps que les chats aiment les écrivains, comment n'ont-ils pas, finalement, décidé d'apprendre à lire?

Dans une flaque de soleil, il s'étend de tout son long. Je suis assise à la table du jardin, à quelques mètres de lui, et il sait que je le regarde. Il s'étire, se laisse aller à une bienheureuse indolence. De mon siège, au-dessus des pages que j'écris, je lui susurre des compliments sur sa beauté. Chacun de mes mots est reçu par un souple balancement de sa belle queue

à la fourrure fournie et voluptueuse. Nous dialoguons ainsi : il me répond en déployant nonchalamment ce petit drapeau qui flotte un instant dans l'air comme un nuage avant de retomber sur l'herbe, dans l'attente de ponctuer la prochaine parole que je prononcerai.

Je le caresse avec mes mots, il y est sensible comme à une musique qui viendrait lui donner une paix profonde. Il s'étire au soleil, se tourne vers moi. Ses yeux sont fermés, mais un éclat vert brille au travers des fentes. Il m'observe, il est très conscient de lui et de moi ; il est dans un moment de fusion avec moi et pourtant nous ne nous touchons pas. Je l'admire dans son sommeil, je fais courir mes mots sur lui, il ronronne. Il n'a pas besoin de lire mes livres, comme j'en ai fait le rêve un peu sot il y a quelques nuits. Il sait très bien, sans ouvrir une page, se coucher langoureusement dans les mots de sa maîtresse.

Vous ne vous êtes peut-être pas aperçu, vous qui vivez aussi avec un chat, que celui-ci est constamment attentif à vos pieds. Il les observe, les surveille sans cesse, prévient leurs mouvements. Petit-Gris est particulièrement versé dans cette science des pieds, lui qui ne demande jamais à manger par un miaulement, mais préfère, pour ce faire, attendre patiemment, couché sur le tapis, que je le remarque. Je l'ai déjà évoqué, il s'allonge non loin de moi, qui suis à lire ou à écrire. Il a l'air de dormir profondément, les pattes de devant ramenées en position de prière. Mais si je bouge les pieds, il relève la tête avec diligence, soudain très éveillé. Il sait

cependant que cela peut être un mouvement inconscient ou même une simple espièglerie de ma part. Il faudrait que mes pieds se décident à poser leurs plantes bien à plat sur le sol, provoquant aussi le recul de la chaise où je suis assise. Les pieds sont sur le point de bouger! C'est signe qu'ils vont mettre en mouvement le corps tout entier de la maîtresse qui se dirigera immanquablement vers la cuisine. Voici Petit-Gris lui-même aussitôt dressé sur ses quatre pattes, quêtant un repas bien mérité.

S'il n'accorde aucune importance à la manière dont Philippe est chaussé, il n'en est pas de même pour moi. Il a très bien observé que chez moi – qui vais la plupart du temps pieds nus aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison – le port inopiné de chaussures peut signifier pour lui quelque danger à venir. Un danger majeur, à vrai dire, en ce qu'il augure d'une visite chez le vétérinaire. Si dans le jardin je l'appelle, affublée de mes chaussures de ville qu'il voit au dernier moment, lui qui venait vers moi

en toute confiance s'arrête brusquement, me considère d'un air méfiant et repart vers la sécurité ombreuse du mur où je ne peux l'atteindre. Aucune supplication ne le convaincra de ma bonne foi, qui est d'ailleurs mauvaise, puisque j'ai en effet l'intention de le faire entrer de force une fois de plus dans l'odieuse boîte-prison d'où il regardera impuissant se dérouler le scénario toujours réitéré de son infortune : les mouvements menaçants de la rue, l'habitacle de la voiture, puis la salle d'attente et cet homme en blouse verte qu'il exècre parce qu'il viole sa dignité en se permettant de toucher à son corps si pudique.

Il me faut donc tromper mon chat, et ne me chausser que lorsqu'il se trouve déjà enfermé dans cette boîte en plastique rigide à claire-voie (que j'appelle à part moi un « *sputnik* »), et qui est bien commode pour transporter mon adorable ami quand sa santé réclame que j'exécute sur lui, le cœur gros, ce forfait. Le vétérinaire rit quand je lui raconte mes ruses qui sont aussi des

trahisons. Il s'attend un jour prochain à me voir arriver sans mes chaussures, oubliées dans la précipitation.

Ce qu'aime Petit-Gris, ce sont mes pantoufles d'hiver. Pas très élégantes, je l'avoue : de confortables mules en laine polaire qui tiennent mes pieds au chaud. Il se sent rassuré à leur vue. Elles sont le gage de longues heures de paix, dans le ronronnement doux de l'ordinateur. Peut-être leur teinte gris clair et leur aspect fourré lui paraissent-elles s'harmoniser parfaitement avec son beau poil, peut-être lui évoquent-elles quelques frères et sœurs oubliés depuis longtemps, dans la compagnie desquels il a ronronné et dormi sur le ventre de sa mère. Mes mules grises le rassurent instantanément, et j'espère faire en sorte qu'elles ne le trompent jamais. Mais on ne sait pas, hélas, mon cher petit chat, ce que nous réserve l'avenir.

Comment le dire? Quelquefois, notre maison semble ne plus vouloir vivre. Les bruits de la vie quotidienne sonnent creux. Nous nous traînons d'une pièce à l'autre. La tristesse suinte des murs; une sorte de vacuité mate, une insignifiance se répand partout. La poésie s'éclipse. Le monde apparaît avec ses angles durs, sa lugubre opacité, son absence d'esprit. Tout semble recouvert d'un impalpable voile de cendre. Petit-Gris est roulé en boule sur un fauteuil. Quand on l'approche, il ne nous accueille pas avec ce joli mouvement de la tête renversée en arrière, cette petite rotation vive qui est un appel à la caresse. Il n'entrouvre pas la bouche pour nous adresser son aimable

bonjour. Son visage si expressif ne révèle rien qu'une sorte d'ennui, une lassitude profonde, insondable, dont notre amitié ne semble pas pouvoir le tirer.

Son sommeil même, qui est chez lui une activité si intense et si exaltante, a complètement changé. Une lampe s'est éteinte. L'idée de cette jeunesse, de cet enthousiasme qu'il porte si allègrement a disparu. Ne demeure qu'un simple et pauvre corps vêtu de fourrure, enroulé sur lui-même, rien d'autre. Plus de charme. Plus cette luminosité douce, cette vibration mentale éclairant les pièces, habitant la maison comme une musique. L'âme est en veille, elle est peut-être partie, on ne la sent plus.

La première fois, je n'ai pas compris tout de suite. Je croyais que c'était de la mauvaise humeur, chose pourtant impensable chez un être aussi aimable et si continûment courtois – car Petit-Gris n'est pas de ces chats rancuniers qui boude pour des broutilles, sa délicatesse n'est jamais prise en défaut.

En fait, il est malade. Une attaque imprévue, une inconséquence de marâtre Nature. Oui, de pervers et microscopiques organismes sont à l'œuvre pour assaillir cette merveille faite chat, pour détruire sa bouche dessinée au pinceau en provoquant une inflammation qui l'empêche de se nourrir.

Beaucoup de grands fauves, lions et tigres, meurent de cette même gingivite que Petit-Gris a contractée. L'enveloppe est saine et vigoureuse, les muscles jouent à la perfection sur les membres puissants. Rien ne semble pouvoir affecter ce corps souverain qui jouit avec intensité de la vie. Mais la faim assaille les flancs. La bouche en feu ne peut plus rien saisir. Les mâchoires infectées brûlent, une purulence nauséabonde gonfle les muqueuses violacées, terriblement douloureuses. Le fauve se détourne de toute proie, ne peut plus rien mâcher. La bouche en sang, il se cache, se terre dans sa tanière reculée, s'endort dans sa faim. Finit par mourir en elle.

Je remonte l'escalier recouvert du tapis rouge fatigué et, ce faisant, je ramasse les frêles brindilles, les petites feuilles rousses, les touffes de poils argentés qui sont les menus signes me prouvant que mon chat s'est rendu à l'étage, Petit Poucet semant inconsciemment derrière lui ces indices comme pour pouvoir ensuite retrouver son chemin. Et je songe le cœur serré au jour où je ne glanerais plus sur ces marches tant de fois gravies le moindre poil soyeux, le moindre pétiole tremblant que sa fourrure oublieuse y aura déposé. Comment le monde sera-t-il alors pour nous, dans l'absence glacée de ce si poétique habitant de l'univers ?

Derrière les croisées, je le contemple maintenant, revenant de sa promenade vespérale. Il s'avance vers nous, de son air sérieux, affairé presque, mais conservant son allure de prince (cette élégance des bêtes en toute chose, cette grâce naturelle si difficiles à atteindre, pour nous, les humains). Il suit toujours, sur le côté, un petit sentier qu'il s'est constitué par la force douce de ses pas répétés. Même après que j'ai tondu les herbes folles, on voit encore ce délicat passage qui sinue. Il l'emprunte invariablement, plaçant avec précaution ses pattes l'une devant l'autre sur cette voie plus plane. Par la réitération, le poids léger de ses coussinets de cuir noir a fini par creuser la netteté d'une infime piste où la végétation tassée pousse plus court. Et aujourd'hui, je remarque aussi que les pâquerettes sont plus nombreuses qu'ailleurs à se développer le long de ce sentier sauvage. Non, je n'invente pas. Un seul chat, et de si menues pattes laissent dans notre jardin cette empreinte, unique trace ténue de sa présence dans le monde.

De même qu'il n'attend pas notre renfort pour régler des différends avec ses semblables, de même Petit-Gris ne semble pas du tout imaginer que nous puissions l'aider dans ce combat contre l'ennemi invisible qui s'est attaqué à sa bouche. Il lui arrive peut-être de penser que c'est nous qui sommes les agresseurs, et que nous lui faisons une farce de bien mauvais goût quand, ayant cédé à nos affectueuses exhortations, il se décide à accepter une boulette de nourriture que nous lui tendons du bout des doigts pour l'inciter à s'alimenter un peu. La bouchée savoureuse à peine happée, une odieuse flèche de feu transperce sa gorge. Il s'enfuit brusquement,

à toute allure, se réfugie dans le jardin d'où il nous regarde d'un air stupéfait et incrédule. Pourquoi lui avoir fait cette méchanceté gratuite ? La faim le poussant encore, il revient cependant, mais averti cette fois de la malignité des choses, il lance tout d'abord un bon coup de patte pour mettre hors de nuire le mince morceau de viande tendu qui l'a bassement agressé. Peine perdue : lorsqu'ensuite la nourriture entre en contact avec la muqueuse, la douleur le frappe à nouveau. Il a compris. Nous aussi. Il ne mangera plus.

Ses crocs de matou, ses griffes acérées de petit tigre, sa promptitude de chasseur ne peuvent rien contre l'adversaire sournois qui a pris place en lui pour le détruire. Il a affaire à un ennemi d'une race inconnue, bien plus puissant et bien plus traître que ceux qu'il a pu rencontrer dans ses querelles de voisinage. Toute sa bravoure ne lui sert à rien pour combattre ce scélérat déloyal. Alors, c'est vers son meilleur ami qu'il se tourne : il s'en remet au dieu Sommeil. En lui plus qu'en nous, il place sa confiance. Il dormira jusqu'à ce

que disparaisse la douleur térébrante, jusqu'à ce que l'assaillant lassé replie ses armées. Il dormira pour dorloter son corps meurtri. Pour réparer les forces perdues. Il dormira pour oublier. Il dormira jusqu'à la mort.

À cet évanouissement navrant, je viens contre son gré l'enlever pour le loger dans ce compartiment grillagé, ce panier de transport qu'il exècre où il se tasse encore plus en cachant son museau dans la couverture de laine que j'ai mise là à son intention. C'est en cage qu'il franchira à nouveau la porte d'entrée de sa maison, ce seuil que de sa démarche libre il lui est interdit de dépasser. Le voilà une fois de plus prisonnier de cette boîte, ballotté au bout de mon bras, exposé au flot incessant des voitures, au vacarme des moteurs et des klaxons, à l'inconfort, à la honte.

Il est confronté à nouveau à cet homme dont il se méfie, le vétérinaire, sur lequel il ne veut même pas porter les yeux. Trois piqûres, dont l'une d'une fée nommée Cortisone, pour redonner à mon chat son goût de la vie,

ranimer le petit feu follet. Il les endure en se plaignant faiblement, mais ne griffe personne, poussant seulement sa tête tendre contre moi. Moi qui lui fais subir cela, cette attente dans des lieux inhospitaliers, cette exposition sur une table d'examen, les mains de cet inconnu qui le tâtent, l'auscultent sous une lumière trop blanche. Cet homme bienveillant pour qui il n'a quant à lui aucune sympathie.

Cet homme qui le sauve sans qu'il puisse le savoir. Le sauve pour un temps. Lui redonne pour un temps la capacité d'à nouveau se réjouir des nourritures de la terre. Lui permet de recouvrer le goût primesautier et ardent de la vie qu'il retrouvera, si désirable et si gracieuse dans le jardin. Et revenu à la maison après cette visite, il aura l'impression, en empruntant le chemin béni de la chatière, d'avoir réussi une évasion. De s'être fait la belle. Tu as vu comme je me suis échappé en vitesse? Pour un temps seulement. Car cet homme bienfaisant peut apaiser la crise douloureuse, mais non le délivrer de la maladie qui le tuera. Le mal est incurable.

Comme le lion des savanes, le tigre de Sibérie,
le léopard des neiges du Dolpo, notre chat
Nuage mourra d'une fatale inflammation de
la bouche.

C'est l'été. Philippe et moi nous lisons dans le salon de la maison, au rez-de-chaussée. Nous sommes absorbés dans le silence et la paix de la lecture, les pieds nus délicieusement posés sur les dalles fraîches. Comme c'est le cas tous les jours à la belle saison, la double porte vitrée qui donne sur le jardin est grande ouverte, laissant entrer la lumière et l'air du dehors.

Sur le pas de cette porte apparaît soudain une vieille femme tout habillée de gris : elle porte une longue robe monastique, elle est coiffée de cheveux noirs avec une frange. Elle tourne vers nous un visage asiatique ridé, ni beau ni laid, avec un très fin sourire.

Elle se tient juste sur le seuil et cogne doucement à la vitre pour attirer notre attention. Je sursaute et crie de stupéfaction. Mais que faites-vous là? Comment êtes-vous venue? Personne ne peut accéder à notre maison par cette ouverture : les jardins sont clos de murs et nul, sauf peut-être un acrobate, en tout cas pas une vieille nonne, ne peut les escalader. Elle ne me répond pas, mais de sa main très pâle désigne quelque chose à l'extérieur. Le cœur battant, je me précipite vers elle et regarde par la porte ouverte, vers le jardin.

Ce que j'y découvre est une désolation : la terre entière est comme recouverte de cendres, uniformément grise, sans la moindre végétation. Tous les arbres ont disparu, il n'y a plus un buisson, plus une fleur, plus un brin d'herbe. De cette couche stérile émergent seulement les pitoyables restes calcinés de troncs et de tiges, noirs et brisés court. Toute la surface du jardin est en cendre. Elle n'est plus qu'un long rectangle totalement dépourvu de vie. Je pousse un cri sourd d'épouvante, le désespoir me déchire le cœur.

Je n'ai aucune difficulté, à mon réveil, et dans la grande douleur que je ressens au souvenir de ces images, à interpréter cette scène qui se déroule devant moi comme la fin tragique d'un conte japonais. J'y reconnais la Parque macabre qui m'a rendu visite sous les traits de cette vieille femme en habit gris. Elle a pris le visage indifférent et le petit sourire des fantômes apparaissant dans les contes de la lune vague après la pluie. Je déchiffre dans le spectacle du jardin calciné la métaphore de la mort qui guette mon compagnon fourré de gris. Toutes les feuilles de cet enclos lui sont connues, il s'y cache, y veille tout le jour, y passe ses nuits d'été sous les étoiles. Il est l'esprit même de ce lieu végétal qui contient pour lui le monde, ce lieu de délices qui lui garantit une sorte de pérennité du bonheur. Quand mon chat mourra, ai-je pensé la veille même de mon cauchemar, ce petit sous-bois en pleine ville sera déserté de sa grâce, c'est aussi l'âme du jardin qui disparaîtra.

Je sens bien, hélas, que je reverrai cette porteuse de mauvaise nouvelle, qu'elle reviendra et frappera encore dans un temps à venir.

Sous quelle forme viendra-t-elle à moi pour ruiner mon existence heureuse? Le rêve nocturne a la clarté d'une prémonition. J'en suis douloureusement affectée, il s'impose à moi comme une hantise qui projette une ombre funeste. Soudainement me vient la conviction qu'il me faudra abandonner ce jardin, cette maison, les êtres que j'aime et qui constituent toute ma vie. Ce cauchemar ressemble à une semonce, il m'avertit que l'avenir est proche où tout pour moi sera détruit.

*« On s'éclaire près des yeux des chats.
Comme s'ils avaient accumulé tant de lumière
qu'ils nous la rendaient un peu.
Ou tant de sagesse
qu'ils nous en restituaient quelques miettes »*

Frédéric Vitoux

Lourde pluie d'été en cette fin d'après-midi et dans la soirée. Pour laisser entrer la fraîcheur et les parfums magnifiés par l'ondée, j'ouvre tout grand les deux portes du rez-de-chaussée. Je n'ai pas allumé les lampes, mais seulement de minuscules bougies qui tremblent doucement à l'intérieur de la maison que l'ombre envahit peu à peu.

Le jardin exhale tous ses arômes d'humus et de fleurs écrasées. Le ciel est tragique à souhait, un ciel de crépuscule des dieux, tout là-haut, bien au-delà du sommet des arbres. Les gouttes tombent sur la terre avec leur bruit rond. L'air frais circule. Survient Petit-Gris,

comme à son habitude entièrement trempé puisqu'il vient de se livrer à sa passion de la pluie. Une fois de plus, sur le mur abrité par les grands éventails du palmier doum, il a écouté tout à loisir les étourdissantes fugues pianotées par les doigts aigus de la bourrasque. Dans tout ce vert des feuilles, en ce lieu caché, il s'est laissé imbiber, saturer d'eau comme une fleur.

Ce soir, il franchit le seuil avec son beau pelage ruisselant, le visage espiègle, les yeux débordants de joie. Enfin la pluie! semble-t-il dire en frottant son doux corps mouillé contre mes jambes, ce qui me fait un peu sursauter. Il prend ses aises sur le fauteuil de rotin en étalant sa riche robe de marquise gorgée d'eau. Il entreprend une toilette complète qui semble lui procurer une satisfaction profonde. De grands vents agitent les branches convulsivement, faisant trembler et tressaillir les feuillages dans l'averse qui ne cesse pas. Tout le ciel chavire dans le violet.

Silence dans les jardins alentour, les maisons sont désertées, les gens de la ville sont ailleurs, en vacances. Personne dans le quartier pour avoir comme nous la chance de vivre ce moment, ce partage avec notre bête, ce mystère calme d'un soir de pluie d'été. La nuit est tombée tout à fait, les bougies tremblotent sans éclairer, elles sont comme des yeux dans la pénombre. Mon chat, à mes côtés, continue sa toilette et boit à même sa fourrure cette eau du ciel dont il fait ses délices. Chat de la pluie ! ai-je coutume de lui dire en apercevant sur son pelage les ocelles formés par les gouttes qui ont joué à créer sur lui des dessins en losanges, des efflorescences évasées qui me rappellent les volutes de l'Art nouveau. Sous ces élégantes écailles éphémères apparaît comme sous une jupe la lingerie précieuse d'un lumineux duvet.

J'entends ses coups de langue méthodiques sur la fourrure, sa déglutition, le froissement de ses membres agiles sur le tissu, les petits mouvements qu'il fait pour se nettoyer. Le jardin nocturne nous enveloppe de sa

magie et la maison s'opacifie. C'est un instant parfait. Entre dehors et dedans, entre chaleur et fraîcheur, entre sécurité et sauvagerie. C'est l'heure exacte du chat, celle où il se révèle. C'est l'heure bénie qu'il veut bien partager avec nous. Moment qui nous échoit dans cette pluie d'août miséricordieuse pour nous faire tout oublier des soucis et des maladies qui nous guettent, nous taraudent déjà en secret. Nous faire oublier dans la pure douceur de l'instant la mort qui avance à silencieux mais implacables pas, la mort en chemin qui ne manquera pas de venir un jour frapper à cette porte sur le jardin pour répandre sa cendre sur une soirée heureuse.

Depuis quelques jours le mal a repris. Je le vois à des signes hélas très clairs, qui me poignent le cœur : il perd l'appétit ou plutôt il témoigne d'une vive méfiance envers la nourriture. Il demande à manger pourtant, mais lorsque j'accomplis les menus gestes de la préparation de son repas, au lieu de se frotter à mes jambes – ce doux contact, velours, duvet de hibou – au lieu de tourner tendrement autour de moi dans ce moment de plaisir et d'attente, il se glisse sous la table et se tient en retrait, assis sur son séant, à demi dissimulé dans l'ombre des plis de la nappe, devenu timide, un peu effrayé, sur le recul.

Son écuelle prête, je m'évertue à ne rien changer au ton des paroles, à l'ensemble des actes qui constituent nos petits rituels, mais le voilà qui détale pour de bon, s'engouffre dans la chatière qui se referme aussitôt derrière lui avec un claquement sec. Il ne s'enfuit pas au fond du jardin, mais demeure immobile sur le rebord de la fenêtre d'où il me regarde ardemment, de l'extérieur.

Il se tient dans le Dehors, loin de ma saisie, mais il me fixe par le hublot créé spécialement pour lui dans l'étroite ouverture. Pressant son museau contre la vitre épaisse dont les coups de griffe répétés ont rayé et estompé quelque peu la transparence, il essaie de me voir. Contre le petit battant, il pose très légèrement sa patte – dont je discerne les coussinets noirs et pelus – mais sans la volonté de le faire basculer vers moi. Les yeux agrandis par l'effort pour mieux me distinguer, il lance son regard vers ce Dedans où je me tiens, et qui habituellement est aussi son refuge, mais qui, inexplicablement, devient un lieu menaçant : l'ennemi est caché dans la nourriture qu'il y prend.

Mon chat tout entier contenu dans cette joue de fourrure grise doucement blottie contre la vitre familière. Ce visage appuyé contre la paroi de verre, comme la joue des morts se pressant derrière le mur invisible de nos rêves et de nos chagrins.

Sa figure mélancolique est marquée d'une interrogation, elle dit son impuissance soudaine : il a comme perdu le souvenir du geste qui lui permettrait d'ouvrir la vitre qui nous sépare. Il a dressé un rempart contre son amour qu'il contemple à la fois dans un lointain et une proximité stupéfiante. Juste une vitre entre lui et moi. Une protection contre tout ce qu'il aime et qui lui est devenu suspect.

Dedans sont les coussins, les tapis, la lumière de la lampe et la main caressante de sa maîtresse. Mais aussi le souvenir du rapt si souvent survenu dans ces mêmes circonstances – le voyage chez le vétérinaire – l'offense faite à sa liberté. Dehors, la palpitation de la nuit, les mille froissements des feuillages,

les mystères familiers du jardin et aussi le danger d'une attaque ennemie alors que la bouche est douloureuse, que les élancements sont incessants et que le corps est affaibli. Il se tient là, sur le seuil, comme dans une sorte de saisissement hypnotique. Il veut me montrer son visage et voir le mien, mais non pas se risquer. Rester entre deux mondes, plus que jamais être sur la lisière.

La vitre de la chatière que j'ai moi-même installée pour qu'il puisse à sa guise et par tous les temps emprunter le passage, pour qu'il ne soit jamais coupé ni du Dehors ni du Dedans, voici qu'il a choisi de la faire retomber entre nous comme un rideau infranchissable, comme un empêchement à nous étreindre, une matérialisation de ce qui nous sépare, lui et moi. Presque rien. Une transparence qu'on ne peut soulever pourtant sans rompre le charme et le faire détalier vers les murs du fond du jardin. Un voile qui ne peut s'écarter, un rien entre l'animal et l'humain. L'immémoriale méfiance, rendue si déchirante à cette heure

où je le sais malade, où je dois l'aider en dépit de lui-même, où il me faudra encore une fois le trahir afin de le sauver pour quelques semaines encore.

Derrière la vitre, magnifique, il me contemple, intensément attentif à mes gestes, à ma voix qu'il entend fort bien, saisi d'immobilité entre les tiraillements de son amour et de sa suspicion, dans l'entre-deux, ce constant va-et-vient de peur et d'abandon qui constitue le bouleversant lien qu'ont les bêtes avec nous. Sur le seuil entrouvert de la Grande Barrière qu'il a pourtant si souvent franchie pour accourir vers moi, mais qui en cette occasion est plus présente et plus visible. Ne me touchant que par le regard, qui est parfait regard d'amour et tout ensemble regard d'exorcisme : je t'aime, mais n'approche pas, ne viens pas t'emparer de ce corps qui s'est si souvent confié à toi. Ne m'en veux pas, il me faut te garder à distance, te fuir. *Noli me tangere.*

*« Être en face d'une force inconnue,
à la fois suppliante et calme »*

J.-C. Bailly

C'est un jour sombre et il pleut en ce mois de novembre, une pluie froide et mordante qui fait grelotter. Petit-Gris est dans le fond du jardin, couché dans l'endroit dégagé où, cet été, il aimait à se frotter le dos sous mes paroles élogieuses. Il y a là des restes de branches mortes, des brindilles, des marrons d'Inde à la peau lisse et brune, des feuilles déjà roussies, traces de l'automne qui s'est installé. C'est là qu'il se tient aujourd'hui, enroulé sur lui-même, et la pluie acérée tombe continûment sur son corps comme pour le transpercer. Couché là, dans ce lieu tout découvert – et non pas dans son abri végétal habituel – offert à la vue de tous,

vulnérable à tous les dangers qui pourraient survenir. Retranché en lui-même, oublieux de tout, oublieux de nous, de sa vie dans la maison, de la cachette sous le palmier doum. Endormi au cœur de sa maladie qui le terrasse et qu'il semble dorloter, recroquevillé sur sa propre chaleur que la pluie lui ôte peu à peu, le nez dans son épaisse queue, vrillé comme l'escargot dans sa coquille, enroulé en lui-même comme un petit enfant dans le giron maternel.

Dormir pour échapper. Rêver pour fuir la maladie. Elle le tient dans ses mâchoires cruelles. Il ne peut pas combattre, lui, le fiérot, l'audacieux qui n'a jamais eu peur de ses adversaires. Aujourd'hui, il ne peut rien faire d'autre que se laisser aller à la terre froide qu'il sent sous son corps tiède. Se laisser aller au vent qui remue violemment les feuillages et projette sur lui de vives alternances de lumière blanche et d'ombre violette. À l'averse brutale qui crible son corps délicat d'autant de flèches aiguës. Chat sauvage qui, dans un minuscule jardin de ville, se rend

à la nature entière. Sentir les cailloux et les branches mortes sous les membres, s'emplir les oreilles du bruissement des frondaisons, recevoir continûment la pluie froide, pluie qui n'est plus cette pluie giboyeuse où le petit fauve était à l'affût, dans le délice d'une vie toute d'élan et de sensations excitantes. Pluie impitoyable, devenue cérémonielle, qui pénètre peu à peu tout son corps malade désormais livré au destin.

Ne pas mourir dans la maison des hommes, dans la maison de la maîtresse tant aimée mais qui ne peut être d'aucune aide en ce moment. Ne pas mourir parmi les coussins ni dans les lits, dans la chaleur, mais bien dans le Dehors, pris entre les rugueuses mains des arbres et du ciel, appuyé contre la terre, au sein des rudes battements de la pluie et des convulsions du vent. Laisser venir la mort à pas feutrés, comme une grande endormeuse, déesse impitoyable qui appelle de plus en plus souvent, dont la voix se fait de plus en plus pressante.

Mon chat sur les graviers, abandonné à la pluie meurtrière. Je m'approche doucement et lui parle à travers mes larmes. Son regard est lointain quoique très doux. Tu es là. Un ronronnement faible et infiniment tendre. Sa tête fatiguée retombe contre la terre. Tu es là. J'ai rendez-vous avec le silence, avec la pluie, la terre et le vent, n'interviens pas dans tout cela. Laisse faire ton petit chat faé, qui sait si bien que la mort viendra. Il n'a pas peur, mais il veut qu'elle vienne avec la pluie et le vent, dans le chant des feuilles et des cieux remués. Pas entre les murs froids du cabinet du vétérinaire. Pas entre les mains de cet homme inconnu. Laisse faire ton petit chat Nuage qui écoute intensément la pulsation du monde, qui est en train de s'accorder à la grande respiration de l'univers en ce jardin. Laisse ton petit chat attendre la mort en ce jardin. La mort, la mort en ce jardin.

J'ai toujours voulu écrire un livre heureux. C'est une étrange idée reçue que de penser que le bonheur n'a pas d'histoire. Il est seulement beaucoup plus difficile à raconter. On nous dit que le lecteur préférera invariablement les drames ténébreux, les trahisons, les crimes, les faits divers sanglants, les caractères torturés. On a pris l'habitude de n'attendre d'un auteur que des pages bien noires. C'est vraiment injuste : pourquoi un écrivain ne prendrait-il pas pour sujet les êtres qui lui font connaître la félicité ?

Parmi tous ces livres si désespérés et si sceptiques, j'aurais aimé glisser un petit

rayon de lumière qui aurait les couleurs conjuguées d'une fourrure de chinchilla et d'un œil d'émeraude. Peut-être alors aurions-nous pu y reconnaître l'adorable forme d'un ange d'une nouvelle sorte, qui aurait la tête et le corps parfait de mon chat. Cela faisait longtemps que je voulais écrire sur Petit-Gris, bien avant que mon amie chinoise ne m'en donne le conseil. Tu devrais écrire sur ton chat, il le mérite, m'a-t-elle dit un jour. Et je me suis demandé si elle n'était pas un peu sorcière puisque j'étais justement en train d'y travailler dans le plus grand secret. Moi qui entourais mon activité de mystère, je me suis sentie percée à jour. Mais enfin, ai-je pensé, voilà un bon présage : avant même d'être achevé, ce livre peut déjà compter sur une lectrice éclairée.

Pourtant, il faut bien le dire, je n'ai pas abordé ce sujet sans une sorte d'appréhension. Conformément à l'idée reçue que j'ai énoncée plus haut, tous les ouvrages sur les animaux sont tragiques. Il semble que les écrivains qui se penchent sur leurs compagnons ne

peuvent le faire qu'une fois que la mort les leur a enlevés. Comme si, pour écrire un livre qui ait du sens, il fallait y inclure l'issue fatale. Je voyais poindre hélas moi aussi ce moment redouté puisque la maladie s'était maintenant installée en lui. Je savais bien qu'elle allait l'abattre très bientôt, et j'essayais de tenir à distance le chagrin qui m'envahissait déjà tout entière à cette pensée.

Mais j'ai voulu déjouer cette fatalité et écrire sur mon chat vivant. Parler de lui tel qu'il se présente à moi chaque jour, lui rendre hommage alors qu'il existe bel et bien, avec ses yeux de fée et sa fourrure d'argent. Lui faire présent d'une écriture où il pourrait se voir s'il savait lire, où il pourrait même me corriger, glisser entre ces lignes quelques commentaires de son écriture de chat.

*« ...tout en vous appartenant maintenant,
il reste un peu dehors,
et cela fait toujours : la vie plus un chat.
Ce qui donne, je vous assure,
une somme énorme. »*

R.M. Rilke

LES GRANDS CARACTÈRES DE PASSIFLORE

- Léon Mazzella
Chasses furtives, 2012
Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française 1993
Prix François Sommer
- Fabienne Thomas
L'Enfant roman, 2013
Prix Handi-Livres 2015
- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue, 2013 (Folio n° 6117)
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015
(Lions Club)
Prix Saint-Estèphe 2015 château Pomys
- Pascale Dewambrechies
L'Effacement, 2014 (Folio n° 6292)
Lauréat 2015 du Festival du Premier Roman
de Chambéry
Prix Saint-Estèphe 2015 (1^{er} prix)
Prix du [métro] Goncourt 2015

Imprimé en France
par ICN
à Orthez (64)

Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : mars 2018
ISBN : 978-2-918471-81-3

Roman

Chantal Detcherry

La vie plus un chat

La vie plus un chat, c'est aussi la vie plus la poésie qui émane de lui, la vie plus la rêverie qu'il éveille, la vie plus l'interrogation qu'il suscite.

Qui donc est-il, cet être devenu si proche et qui demeure cependant si mystérieux ?

Qu'a-t-il à nous donner, ou peut-être même à nous dire, à nous, les humains, si facilement persuadés de notre place centrale dans le tissu du vivant ?

Prix Yolande Legrand 2016 (Prix Ardua)

21 €



www.editions-passiflore.com